

5 L'ÉCOLE
DANS UNE SOCIÉTÉ DE L'INFORMATION
scénarios pour le futur
1910 imaginait l'an 2000, 2002 imagine 2022

L'école n'évolue pas ou du moins peu, a-t-on coutume de penser. On peut ainsi entendre dire que, contrairement aux acteurs de bien d'autres professions, un instituteur du XIX^e siècle qui entrerait aujourd'hui dans une salle de classe reconnaîtrait immédiatement son environnement de travail quotidien. S'il est vrai qu'il existe une relative stabilité (sur tous les continents et à toutes les périodes, on peut effectivement définir un certain nombre d'invariants scolaires : espace, organisation, méthodes d'enseignement), celle-ci cache des évolutions de plus en plus rapides, profondes voire brutales de diverses natures : sociologique, économique, architecturale...

L'édition 2002 de l'université d'été de la communication à Hourtin en Gironde avec sa thématique "futurS" se prêtait tout particulièrement à réfléchir à ces mutations et à en imaginer les scénarios.

Un petit groupe de "spécialistes" de l'éducation, enseignants, administrateurs de l'Éducation nationale, représentants de collectivités territoriales et d'associations, universitaires, éditeurs scolaires, reconnus pour leur réflexion prospective, s'est réuni pour explorer ces futurs possibles des systèmes éducatifs liés à l'évolution des (de) nouvelles technologies.

Nous avons ensuite demandé à Ayerdhal, Pierre Bordage, Pierre Christin, Sylvie Granotier et Annie Leclerc, écrivains bien connus pour leur imagination fertile, s'ils accepteraient d'écrire des nouvelles de fiction en utilisant – ou non – ces réflexions.

Qu'ils soient ici chaleureusement remerciés d'avoir accepté de participer à ce travail – et avec quel résultat! – dans des délais aussi courts.

Ces textes, nous n'en doutons pas, permettront de débattre autour des utopies de référence que portent implicitement tous les acteurs du monde de l'éducation, c'est-à-dire nous tous.

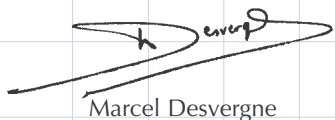
Souhaitons qu'ils participent aussi un peu à la réflexion sur le devenir de l'École qui ne peut se construire sans avoir pensé antérieurement le type de société qu'elle souhaite promouvoir.

Comme de coutume, il convient de rappeler que "toutes ressemblances avec des personnages connus ou des situations ayant existé seraient purement fortuites, ces textes n'engagent donc que leurs auteurs...".
Bonne lecture...



Alain Costes

directeur de la technologie,
MJENR



Marcel Desvergne

délégué général de
l'Université de la communication

AYERDHAL



Né en 1959, autodidacte s'intéressant avec la même ferveur athée aux sciences inhumaines et aux sciences inexactes, il s'est commis dans une foultitude d'impasses professionnelles, de l'animation socioculturelle au marketing, en passant par la Lorraine avec ses sabots, avant de renoncer à ne pas écrire. Joueur fou, archer dangereux, pongiste incurable, arpenteur inlassable des régions vinicoles, il a un penchant marqué pour le cri des pneus dans la montagne et cultive la joie de vivre, avec sa femme, Monsieur Chat et bonheur, dans une ancienne ferme en bordure du Dauphiné et du Lyonnais.

ALTERNATIVES

Pour tous ceux qui croient
encore au Père Noël.
S'il existe, vous l'avez forcément
déjà vu, dans le miroir.

Ils forment un couple comme j'aime en recevoir, peut-être parce qu'ils sont encore suffisamment rares à franchir la porte de l'association pour que je n'aie pas la tentation de verser dans la routine. La routine et la distanciation sont ce dont je me méfie le plus depuis que j'ai accepté la présidence de la délégation régionale. C'est pour ça que je continue à prendre mon tour à l'accueil.

Ils ont trente-trois et trente-quatre ans. Lui est photographe, elle cadre dans un groupe de communication. Ils possèdent leur maison qu'ils retapent doucement, une berline plutôt sportive mais âgée et un petit monospace. Il ne leur manque aucun appareil électroménager, mais la plupart ont une vétusté que les assureurs couvrent mal. Ils lisent, ils vont au cinéma, ils pratiquent le ski et un peu la voile, ils voyagent de temps en temps. Ils ont beaucoup d'amis, une cave qui se vide toujours plus vite qu'ils ne le prévoient et un séjour suffisamment grand pour y danser avec leurs amis, pour la nouvelle année ou, plus rarement, à l'improviste.

C'est un couple que la vie s'est chargée d'assortir. La vie, pas le milieu social ni l'éducation.

Elle a grandi dans une banlieue cossue, pas très loin d'un club d'équitation plutôt campagnard et de thermes qui n'étaient que prétexte à un casino. Ses parents ont créé leur entreprise avant sa naissance. Sa sœur et son frère ont un diplôme de niveau un. Elle a préféré un cursus plus court dans une école d'application.

Lui a grandi dans une ZUS, de l'autre côté de la ville, des usines et de l'autoroute. Son père a fui les mines et la Roumanie de Ceaucescu, sa mère a fui ses parents, le voile et une autre ZUS quand elle l'a rencontré. Ils ont travaillé chaque fois qu'ils ont pu aux conditions qu'on leur offrait. Son frère se désigne lui-même comme un intermittent du chômage.

C'est lui qui a pris rendez-vous. Il a contacté son parrain, qui m'a parlé d'eux et m'a demandé d'assurer le premier contact, mais je ne m'arrêterai pas là. Peut-être parce qu'il m'a serré la main avec une chaleur inattendue, faite de confiance et de soulagement. Peut-être parce qu'elle m'a regardé

avec autant de méfiance que de fatalisme et que celui-ci tient du désespoir. D'une certaine façon, à eux deux, ils attendent à la fois tout et rien de moi.

– Parlez-moi de votre fille, dis-je après les présentations d'usage. Je veux dire : de ce qui vous a amenés à envisager un parrainage.

À une crispation de ses sourcils, je sais qu'elle déteste le mot. Elle le ressent comme une usurpation.

C'est elle qui répond.

Alia a douze ans, elle en aura treize dans le courant de l'année scolaire ; pour sa deuxième cinquième, si nous suivons les recommandations du conseil de classe ; pour une quatrième assistée, si nous nous opposons au redoublement. Elle est née en janvier, elle savait lire et écrire en fin de maternelle. À l'époque, le psychologue scolaire ne voyait pas d'inconvénient à ce qu'elle intègre le primaire avec un peu d'avance. Aujourd'hui, le professeur principal prétexte son manque de maturité, entre autres. Loin de nous l'idée qu'elle soit précoce, mais c'est une fille – elle est beaucoup plus mûre que les garçons de sa classe – et elle a baigné dans un univers d'adultes (les enfants de nos amis ont entre deux et cinq ans). Bref, on peut sûrement lui reprocher ses résultats, son manque de travail, sa propension à l'indiscipline et à l'incartade, mais elle aurait davantage tendance à vieillir trop vite que l'inverse. Tout le primaire, elle était en tête de classe. Elle s'est un peu dissipée en début de sixième, puis ses résultats ont décliné. Cette année, elle finit un peu en dessous de la moyenne, malgré d'assez bons résultats dans deux ou trois matières. Elle finit surtout avec un carnet de correspondance truffé de retards et d'absences que nous avons parfois accepté de justifier, après recadrage, pour lui éviter une mise à pied ou le renvoi pur et simple.

Nous avons souvent été convoqués par les professeurs et le proviseur. Ce que nous avons entendu ne nous a pas rassurés. Je n'entrerai pas dans le détail, il faudrait raconter des dizaines d'anecdotes et toutes ne sont pas négatives, mais j'ai eu l'impression de me retrouver devant mes propres profs, de me heurter à la même machine bornée, tatillonne et dégagée de toute espèce de responsabilité. Il s'est écoulé vingt ans, on a remplacé la moitié des bouquins par des CD, la moitié du contenu des cartables par des ordinateurs, on a révisé trois fois les programmes en surface, redessiné cinq fois le calendrier des vacances, mais c'est le même système confié aux mêmes gens qui pratiquent la même pédagogie de formatage avec la même efficacité sélective. Et ce n'est pas une consolation de savoir que mes grands-parents se sont heurtés à des murs identiques.

Jusqu'au bout, elle s'est exprimée sur un ton très calme, à défaut d'être

réellement neutre. En tout cas, il y a moins d'ironie dans sa voix que de dépit, peut-être justement parce qu'elle a conscience de dire ce qu'une proportion non négligeable de trois générations de parents ont pensé. Une minorité d'enseignants aussi, mais cela représente du monde et je suis certain qu'elle le sait.

Je me tourne vers lui. J'ai une assez bonne idée de ce qu'il va dire et qui ne m'est pas forcément adressé, en tout cas pas seulement. Oh ! Je n'ai aucun doute sur le fait qu'ils en aient beaucoup parlé – ces deux-là communiquent énormément. En revanche, il y a des points sur lesquels il n'a pas pu insister, des opinions qu'il n'a pas pu détailler, des convictions tout droit jaillies de son vécu. Un vécu qui vient à peine de le rattraper et qu'on ne peut pas connaître autrement que de l'intérieur.

Alia se marginalise. L'an dernier, elle faisait les conneries que font les enfants de son âge. Elle testait les prémisses de l'ado, la cohésion du système et notre intelligence parentale. Cela lui a permis de s'apercevoir que l'adolescence est inconfortable, que le système est incohérent et que notre intelligence est bornée par un affectif qu'il lui est facile de rejeter.

Cette année, elle s'est trouvé des suiveurs, des suiveuses surtout, et, à plusieurs, elles ont pu pousser les conneries plus loin. Rien de bien méchant. Premières clopes, premiers cours craqués, premières imitations de signature des parents, premiers détournements de petite monnaie dans leurs portefeuilles. Premiers petits copains aussi. Des quatrièmes, bien sûr, puisque les cinquièmes sont encore des bébés. Et tout ça forme une bande qui se façonne ses moments d'indépendance autour d'un collège de banlieue tranquille et mélangé, accueillant les enfants d'une dizaine de communes. Les profs et les pions ne se préoccupent que de ce qui se passe dans le collège, les parents sont loin et le centre commercial beaucoup plus près. Premières fauches dans les magasins, premiers tarpés qu'on touche du bout des lèvres. Quelques échanges d'injures avec des ados d'ailleurs, quelques insultes à l'adresse des flics, un vocabulaire qui s'atrophie et qui s'aboie sur des intonations de zone, et la rébellion contre tout.

Ce n'est pas l'exubérance adolescente dont mes beaux-parents ont l'habitude, et on est assez loin du "ça passe ou ça casse" qu'ont connu mes parents, mais elle risque de se fermer pas mal de portes et ce n'est pas l'Éducation nationale qui va lever le petit doigt. Nous ne sommes pas des amateurs de droit chemin et, de toute façon, nous ne croyons pas que les parents soient les mieux placés pour maintenir un ado sur les rails quand il a décidé de

prendre la tangente. Seulement, nous ne voulons pas la regarder se noyer ni attendre qu'elle s'aperçoive, dans dix ou vingt ans, qu'elle a fait un peu jeune des choix qui ont limité tous ceux qu'elle aurait pu faire par la suite.

C'est mon tour d'expliquer qui nous sommes et ce que nous sommes devenus, nous : parrains et marraines de l'association que nous avons appelée Alternatives, parce que les néologismes nous ont toujours paru plus légitimes que les académismes. Les néologismes ont un sens qui franchit les frontières. Les académismes n'ont qu'une raison qui s'apparente à celle d'État.

Alternatives est née au tout début du siècle du rapprochement de plusieurs associations d'internautes dont la vocation était d'offrir un soutien scolaire aux enfants en difficulté. Pour la plupart, ces premiers parrains étaient des retraités – pas nécessairement de l'enseignement ou des professions éducatives et sociales – qu'ont rejoints des personnes encore en activité et quelques étudiants. Il a suffi d'une poignée de rencontres, de quelques chats et de la création d'un forum sur le Net pour que, au constat hélas flagrant de discrimination scolaire par le clivage socioculturel, s'ajoute celui de l'inadéquation de l'outil et de la réalité économique. Le Net était le support idéal, mais les familles dont les enfants avaient le plus besoin de notre soutien n'étaient pas équipées et n'avaient aucun moyen de le faire.

Pour placer un ordinateur dans chaque famille s'adressant à nous, nous avons organisé Alternatives comme une association caritative. Il règne une certaine solidarité sur le Net – pas seulement entre utilisateurs – et, malgré les tentatives de la déstabiliser par de fausses alertes et de fausses pétitions humanitaires orchestrées par les services spéciaux de différentes nations et les gros bras du NASDAC, les internautes réagissent vite et plutôt positivement à tout ce qui leur semble devoir faire avancer l'humanité. Le projet a plu, nous avons recueilli pas mal de dons, en euros et en matériel, de mises à disposition de compétences et de solutions techniques. Un an après le dépôt des statuts, nous parrainions un millier d'enfants.

Je le désigne d'un mouvement de tête.

– Vous étiez de ceux-ci.

Il se souvient – je le lis sur son sourire – et il le fait sans nostalgie.

Nos premières difficultés sont venues du travail que nous souhaitions réaliser avec les enfants que nous accompagnions. Elles tiennent d'ailleurs tout entières dans ce dernier mot. Pour nous, il était clair que le soutien scolaire – quelle que soit son efficacité auprès de ceux dont les difficultés étaient uniquement scolaires (donc ceux que nous avons connus avant de

créer Alternatives) – n’avait d’une part qu’une efficacité scolaire et, d’autre part, était totalement inadapté ou, en tout cas, très insuffisant auprès d’enfants confrontés à l’exclusion sociétale. C’est pour cela que nous avons décidé de dépasser largement le cadre périscolaire de notre action.

Ni précepteurs, ni mentors, ni pédagogues et encore moins éducateurs, puisqu’il était hors de question d’usurper les fonctions des parents, des enseignants et de la communauté, nous sommes devenus des marraines et des parrains virtuels et épistolaires.

Je m’efforce de m’adresser aux deux, mais mon regard revient souvent sur elle. S’il s’agissait d’une audition, on ne pourrait pas s’y tromper : c’est elle l’examinatrice.

Je lui dédie une moue que j’espère illisible.

Soutenir est une chose, accompagner à distance en est une autre, qui inclut les notions de durée, de confiance, de relation privilégiée et de liberté de parole, et qui nécessite des compétences, du recul, de la diversité dans la pratique et bien d’autres qualités humaines que nous appelons parfois psychologie en parlant d’intuition, née justement de l’expérience. Plutôt que nous doter d’un outil de formation, nous avons choisi de miser sur ces fameuses et indéfinissables qualités humaines, sur la variété et sur la discussion entre nous. Ce qui n’a pas vraiment plu aux institutions quand l’association a commencé à prendre de l’ampleur, puis à déborder de sa vocation initiale. Curieusement, ce refus de formaliser le parrainage nous a aussi valu de conserver une totale indépendance vis-à-vis des institutions et des collectivités publiques, malgré une pression politique de plus en plus forte pour légiférer autour de notre activité.

Elle ne m’interrompt pas uniquement par curiosité. Il y a un peu de suspicion dans sa voix :

– En quoi est-ce si important de tenir les institutions, donc l’État, à distance ? Je jette un œil sur lui. Il est serein. Il attend ma réponse, convaincu qu’elle satisfera aux véritables questions qu’elle se pose, qui ont probablement longtemps retardé leur prise de contact et qui ne ressortissent que très partiellement à notre indépendance. Les rumeurs.

Alternatives a été reconnue d’utilité publique à son cinquième exercice. Je vous passe l’effet, non négligeable, d’incitation fiscale sur les dons et celui, plus relatif, sur nos rapports avec les collectivités locales et régionales. Cette reconnaissance nous a surtout contraints à réfléchir sur la portée de notre action à l’échelle de la communauté. Jusque-là, s’il était évident pour tous

qu'il s'agissait d'une démarche uniquement civique, nous n'en avons pas moins conscience de l'effectuer pour pallier les déficiences institutionnelles. La réflexion a l'air anodine, mais quand on la pousse un peu, on en vient à se demander comment se définit l'État, à quel niveau se situe le citoyen et ce que sont les droits et les devoirs de chacun. Il ne nous appartient pas de récrire la constitution, ni d'amender les accords internationaux, comme par exemple la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme, dont les articles 25 et 26 ne sont pas pris en compte par l'État lui-même. Il ne nous appartient pas non plus de nous substituer à l'État, ni de lui permettre de se défausser de ses responsabilités sur tout ou partie de ses citoyens.

Les Restos du cœur vont fêter leur quarantième anniversaire. Il faut, bien sûr, se féliciter ou, en tout cas, féliciter les donateurs et les bénévoles d'une telle persistance dans le civisme et la solidarité. Mais comment juger l'État qui, non content de rendre cette solidarité quasi obligatoire, par l'abandon à la misère de centaines de milliers de ses citoyens, se repose sur elle pour n'avoir pas à prendre les mesures nécessaires à l'éradication de cette misère ? Nous avons fait le choix de rester des parrains bénévoles et indépendants, libres de toute institutionnalisation, pour laisser à l'État le devoir de réformer les systèmes qui fonctionnent mal. Vous parliez du conservatisme de l'Éducation nationale, il est malheureusement évident qu'il s'agit de l'institution la plus inertielle. Résistances syndicales, lobbying des confédérations de parents, pressions des acteurs économiques et industriels, blocages idéologiques, misonéisme, beaucoup d'intérêts de natures très différentes se télescopent et paralysent les volontés de réforme. Toutefois, même si de nombreux ministres se sont cassé les dents à essayer, aucune révision fondamentale du système éducatif n'a jamais été sérieusement envisagée. À l'instar de ce qui se produit en Europe depuis un quart de siècle, la mondialisation pousse au contraire à l'élaboration de gabarits conçus autour de modèles déjà éprouvés. Les limites de cette uniformisation tiennent de ce qui la motive : amener les étudiants des disciplines économiquement performantes à pouvoir suivre l'enseignement des universités du, entre guillemets, monde entier. Il s'agit d'abord de former une élite et de l'optimiser. Mais il s'agit aussi de former les exécutants, la main-d'œuvre et toutes les strates qui vont constituer la société. Cela revient à dire que la vocation de l'école n'est pas de servir le citoyen, mais la société en tant que système. Ce qui, à notre sens, nuit considérablement à l'épanouissement de l'individu par l'encadrement sinon la limitation de ses choix sur des critères arbitraires indépendants de sa personnalité.

Je sais qu'ils comprennent. Je sais aussi que j'en fais trop, que je me défile de tout ce que je garde généralement pour moi, faute d'autres interlocuteurs que ceux qui partagent mon engagement.

Lui n'en sera pas gêné. C'est un peu comme si je prêchais un convaincu qui rentrait d'un long voyage. Il puisera des forces nouvelles dans mon discours. Il pense devoir ce qu'il est devenu à son parrain. C'est sûrement vrai, en tout cas partiellement, mais n'aurait-il pas été aussi satisfait de sa vie sans Alternatives ?

Je retiens un sourire. La réponse est contenue dans la question. Les réponses. C'est pour ça que nous avons choisi le mot et le pluriel.

Un muscle a dû trahir mon amusement. Elle plisse les yeux, elle qui ne demande qu'à chasser mes arguties d'un revers de la main. Non, c'est inexact. Ma logorrhée verbale ne l'intéresse pas plus que moi. Elle est là pour sa fille.

Pour en revenir à ce que sous-tendait votre question, nous rencontrons depuis peu de nombreuses difficultés avec les institutions. Beaucoup de voix se sont élevées contre nous, que les médias se font un plaisir de relayer. Tant qu'on ne nous considérait que comme une énième ONG visant à panser les plaies du monde en distribuant çà et là un peu d'antiseptique et d'anesthésiant, nous ne nous sommes heurtés qu'à une indifférence polie et, plus rarement, à des enthousiasmes délicats à contenir. Mais Alternatives a rapidement fait des émules en Europe et, aujourd'hui, nous envisageons de réunir en congrès les soixante-six associations pratiquant le soutien scolaire gratuit par le Net et dans le monde entier. À l'exception de quelques associations européennes, il ne s'agit encore, un peu partout, que de soutien. Action que, comme je vous le disais, nous avons considérablement élargie. Sans préjuger de ce qui découlera de votre visite, cet élargissement en est la raison. Et votre visite est la raison de cette levée de boucliers.

Le temps d'un échange de regards, ils se tournent l'un vers l'autre. Ils ont très bien compris ce que je voulais dire. Inutile d'étayer.

Nous n'avons pas abandonné le soutien scolaire. Il est souvent indispensable et il est la première motivation de l'immense majorité des parents qui nous contactent, même s'ils sont de plus en plus nombreux à nous solliciter aussi pour les bénéfiques que peuvent tirer leurs enfants d'une relation privilégiée avec un adulte. De la même façon, nous continuons à accorder prioritairement notre attention aux foyers en difficulté sociale, culturelle ou psychologique. Mais de plus en plus de familles moyennes, voire aisées, et d'une bonne assise culturelle requièrent notre concours, et le font parce que nous

ne nous bornons pas à amener leurs enfants jusqu'au bac ou au-delà.

Nous avons franchi la barre des cent mille filleuls, puis des deux cent mille, et le parrainage s'accélère. Les résistances, les lobbyings, dont j'ai déjà parlé, et ceux qui font commerce de l'éducation se sentent menacés dans leur confort et dans leurs certitudes. L'esprit de corps pour les uns, les questions de principe pour les autres, le réalisme économique chez les derniers, les entraînent à quelques indécidables. Ce sont des mises en garde aux parents que l'expérience tenterait, des différences de traitement entre les enfants que nous suivons et les autres, des rumeurs qui se transforment en articles de presse. Un peu d'ignorance, un peu de désinformation, un peu de malveillance. Mais, contrairement aux bruits que répandent les médias, la Cour des comptes n'a jamais douté de notre gestion, qu'elle suit pourtant de très près, et aucun juge n'a jamais ouvert d'instruction nous concernant, ni pour accointance avec des réseaux pédophiles, ni pour incitation à quoi que ce soit. Nous ne sommes pas non plus le centre de recrutement d'extrémistes religieux ou politiques, d'une secte ou d'une mafia. Et, croyez-moi, nous sommes surveillés de très près par plusieurs administrations.

Le regard de l'un signifie : "À ce point?". Celui de l'autre : "Je vérifierai". Maintenant, ils vont pouvoir poser les vraies questions, elle va le faire. Le filleul qu'il a été pense connaître les vraies réponses que je ne manquerai pas de faire. Et c'est probablement le cas, même s'il ne les a jamais formulées.

– Quel est votre programme ?

J'ouvre la bouche pour répondre, elle ajoute très vite :

– Et qui sont les parrains ?

Je laisse s'écouler une poignée de secondes. Il y a une troisième question, qui ne vient pas. Elle la posera plus tard.

Telle qu'elle existe, l'école ne permet pas à tous les enfants, de parvenir à l'âge adulte avec le bagage nécessaire au choix et à la maîtrise de leur vie – je parle du bagage que les parents ne sont pas en mesure de donner. Peut-être ne peut-elle pas le faire et, quoi que nous pensions de ses objectifs, peut-être même ne doit-elle pas, précisément pour satisfaire aux critères qu'on lui fixe. Toujours est-il que le système éducatif comporte un certain nombre de lacunes et que nous nous efforçons de les combler. Nous ne sommes ni des concurrents, ni des répétiteurs, nous sommes des compléments à la formation scolaire et à l'éducation familiale, et nous ne nous préoccupons que de l'enfant ou, pour être très précis, de l'adulte en devenir.

Nous n'avons pas de programme, ni de grille de recrutement. Nous sommes des correspondants, plus ou moins anonymes, plus ou moins lointains, qui nous appuyons sur notre expérience pour aider notre interlocuteur à enrichir la sienne. Notre maître mot pourrait être : ouvrir. Notre credo : apprendre à aimer, apprendre pour comprendre. Nous nous efforçons de répondre au-delà des questions, de développer la curiosité, d'affûter le sens critique, d'élargir les horizons, de préciser les intentions. En tant qu'adultes, nous nous considérons un peu comme des artisans qui avons appris la vie par tâtonnements. Nous essayons de transmettre une partie du savoir que cela nous a conféré et de faciliter l'apprentissage du reste, par tâtonnements aussi, mais avec le meilleur toucher possible.

– Concrètement, comment cela se passe-t-il ? demande-t-elle.

Lui aussi est curieux. De connaître enfin les rouages de la machine, je suppose. Mais il n'existe pas de machine, évidemment.

Le plus naturellement possible. Chaque enfant est différent, chaque parrain est différent, et la relation qu'ils créent leur appartient. Nous avons tous, et les enfants plus que tout autre, l'habitude de voir surgir dans nos vies puis de côtoyer des gens que l'existence nous impose et avec qui, quelle qu'en soit la nature, nous établissons des rapports d'affect. C'est plus ou moins long et cela peut varier avec le temps. Les marraines et parrains s'arrangent pour que cette phase d'approche soit relativement courte et qu'elle débouche sur un affect aux aspects positifs et durables. Il n'y a heureusement pas de recette, mais nous échangeons nos expériences.

Outre un forum permanent sur notre serveur, qui nous relie tous, chacun de nous fait partie d'une commission locale. Ces commissions se réunissent une fois par trimestre. Elles décident des parrainages et en assurent le suivi.

Nos filleuls ont entre six et, formellement, vingt ans, mais les relations ne se rompent jamais vraiment. Plus les parrainages s'établissent tôt, plus la relation est aisée et plus elle porte ses fruits. La plupart des parents effectuent toutefois la démarche à la pré-adolescence.

– Qui sont les parrains ? insiste-t-elle.

Je souris.

– Vous.

À son ahurissement, je vois bien que même lui ne s'y attendait pas. Elle, elle hoche deux fois la tête, comme si, *a posteriori*, c'était évident. Pour la première fois, il y a une véritable lueur d'intérêt dans son regard.

Vous, parents. Et vos propres parents, vos amis, vos voisins, vos collègues, des jeunes, des retraités, des couples, des célibataires, des plombiers, des médecins, des fonctionnaires. Mais vous, oui, majoritairement.

Ce n'est pas une obligation. C'est une invitation que je vous demande de prendre en compte, que je vous engage à étudier très sérieusement. Vous aurez au minimum un an pour y penser. C'est le délai qu'il faudra à la commission locale du parrain ou de la marraine d'Alia pour évaluer le potentiel de leur relation. C'est aussi celui qui permettra à votre fille d'accepter que l'un de vous prenne la responsabilité d'un filleul. L'un de vous, parce que la notion de lien privilégié est primordiale, mais cela ne doit pas empêcher l'autre de se glisser dans la relation.

Ce filleul habitera géographiquement loin de votre domicile. Il sera d'un milieu socioculturel différent du vôtre, sans que la différence soit flagrante, à moins que vous ne choisissiez un parrainage de soutien. Ses parents n'auront aucun droit de regard sur votre correspondance, mais nous les encouragerons à en discuter avec lui, sans pression et s'il le souhaite. Vous le suivrez sur plus ou moins dix ans. Il y aura peut-être une période où il espacera les contacts et peut-être une autre où il coupera les ponts. Viendra sûrement un moment où il souhaitera vous rencontrer, ce que nous vous recommanderons de ne pas faire avant qu'il soit autonome ou, en tout cas, bien engagé sur le chemin de la maturité.

Pour aujourd'hui, j'en ai fini. Je les ai secoués, très fort. Je le sais, j'y suis passé. À l'époque où leur fille tétait encore, quand la mienne fugait, un peu après la mort de sa mère, un peu avant que j'arrête d'alterner anxiolytiques et antidépresseurs. C'est vrai, je suis un cas, ni extrême ni banal mais un cas tout de même. N'empêche. Vous venez étudier, quérir, quémander une assistance parce que vous ne vous en sortez pas avec votre gosse, et on vous incite à assumer la responsabilité d'un autre. Vous ne pouvez pas savoir à quel point ça secoue. Mais, bon sang, ce que tout à coup l'existence peut vous paraître claire. La vôtre, et celle qui ne s'arrête pas à votre champ de vision. Je suis un cas, vous dis-je. Nous le sommes tous. Et c'est cette diversité, cette richesse que nous devons offrir à nos enfants.

Je suis dans mes rêves, quelque part à mi-chemin entre l'engagement et l'idéalisme. Je me berce d'assimilation, en quelque sorte. Alors elle me secoue à mon tour :

– Quelle est la finalité de tout ça ?

La seule chose dont je suis certain, c'est qu'elle ne me demande pas de rêver à voix haute.

Nous souhaitons que le parrainage se normalise, qu'il devienne un complément naturel de l'éducation. Pas que ce soit une obligation, ni au sens juridique ni au sens moral, mais une possibilité pour tous. Aujourd'hui, nous ne sommes contactés que par des parents confrontés à des difficultés. Même si nos interventions s'effectuent dans la durée, nous sommes, d'une certaine manière, assimilés à des urgentistes. Nous tenons à le rester, mais tous les enfants ont un bénéfice à tirer du parrainage et nombreux sont ceux qui rencontreraient moins de problèmes ou des problèmes que les parents seraient mieux à même de gérer, s'ils avaient dès leur alphabétisation un interlocuteur à vocation éducative, indépendant de l'école et de la famille. L'État est d'ailleurs très intéressé par notre action, surtout dans la mesure où elle ne lui coûte rien. Mais il subit des pressions qui l'amène à envisager soit la marginalisation par la non prise en compte, soit la mise en place de législations, de structures, de formations, de diplômes qui la dénatureraient jusqu'à l'invalider. Nous ne sommes pas inquiets en ce qui concerne une éventuelle institutionnalisation légiférée. Cela reviendrait à instaurer un permis de faire des enfants et cela soulèverait le problème de la formation de certains enseignants qui n'ont, pour tout bagage pédagogique, que des études dans leur matière spécifique et la réussite à un concours. Par contre, la marginalisation, que nous subissons déjà, nous pose de très gros problèmes et nous limite considérablement.

Pour résumer, notre objectif actuel vise surtout à changer l'image que le public se fait de nous...

Elle se penche pour ramasser son sac au pied du fauteuil. Quand elle se redresse, elle me regarde droit dans les yeux.

– Pour ça, je dois pouvoir vous aider. Après tout, c'est mon job.

Puis elle ajoute :

– Je suppose que vous n'avez pas besoin de rencontrer Alia ?

Ayerdhal

juillet 2002

ROMANS • **La Bohème et l'ivraie** 1990 épuisé, 2000 Fleuve Noir • **Mytale** 1991 épuisé, 1997 J'ai Lu n°4641 • **Demain, une oasis** 1991 épuisé, 2000 J'ai Lu n°5603 " Nouvelle Génération " / Grand Prix de l'Imaginaire 1993 • **Le chant du Drille** 1992 épuisé Fleuve Noir • **Cybione** 1992 épuisé, 2000 J'ai Lu n°5464 • **L'Histrion** 1993 J'ai Lu n°3526 • **Polytan – Cybione 2 –** 1994 épuisé, 2000 J'ai Lu n°5621 • **Balade Choreïale** 1994 J'ai Lu n°3731 • **Sexomorphoses** 1994 J'ai Lu n°3821 • **Genèses** 1996 J'ai Lu n°4279 / Anthologie dirigée par Ayerdhal et constituée de dix nouvelles inédites de dix auteurs francophones • **Parleur ou les Chroniques d'un rêve enclavé** 1997 J'ai Lu n°4617, 1999 J'ai Lu - Millénaires / Prix Ozone 1997 • **Consciences virtuelles** 1998 Baleine - Macno • **La quête de la dignité pour les personnes handicapées mentales** 1998 Adapei / document • **Etoiles mourantes** 1999 J'ai Lu -Millénaires en collaboration avec Jean-Claude Dunyach Prix de la Tour Eiffel 1999 / Prix Ozone 2000 • **L'Homme aux semelles de foudre** 2000 Flammarion - Quark Noir • **Keelsom, jahnaïc - Cybione 3 -** 2001 J'ai Lu • **La logique des essais – Recueil** 2001 Imaginaire Sans Frontière > **À PARAÎTRE** • **Transparences**, Roman 2002 Au Diable Vauvert

NOUVELLES • **Lettre d'Amour** in Planète à Vendre n°14, 1993 • **Viellir d'amour** in Nous Les Martiens n°23, 1993, in La logique des essais, ISF 2001 • **L'Adieu à la nymphe** in Planète à Vendre 1993, in Avoir 40 ans - J'ai Lu 1998, in Le Monde du 30 juillet 1999, in Le futur a déjà commencé - J'ai Lu Libro 2000, in La logique des essais, ISF 2001 • **Reprendre c'est voler** in Genèses, J'ai Lu n°4617, 1996, in La logique des essais, ISF 2001 • **La troisième lame** in Galaxies n°3, 1996, in La logique des essais, ISF 2001 • **Aller simple** in Le petit journal, édité par Le Centre Georges Pompidou, 1997, in Pouvoirs critiques – Nestiveqnen 2002 • **Jusqu'ici tout va bien** in Libération du 5 avril 1997, in La logique des essais, ISF 2001 • **Apoptoses** in Ozone n°7, 1997 • **Scintillements** in Escales sur l'horizon - Fleuve Noir 1998, in SF 99 - Bifrost / Etoiles Vives 1999, in Inventons la paix - J'ai Lu Libro 2000, in Une histoire de la Science-Fiction 5 – J'ai Lu Libro 2001, in La logique des essais, ISF 2001, in Interzone 167 sous le titre " Flickering " mai 2001 • **Fin de semaine** in Le Monde de l'Education, juillet 1998 • **Passage obligé** in Futurs, décembre 1998 • **Ce que taisent les miroirs** in Agenda 1999 de la Science-Fiction • **On vit une époque formidable** in Transfert, février 1999 • **Éloge du déficit** in Le Monde du 30 juillet 1999, in La logique des essais, ISF 2001 • **Ombres tueuses avec J-C Dunyach** in Utopia 1, 1999 • **Jessie, le retour** in Jour de l'An Mille, Nestiveqnen 2000, in La logique des essais, ISF 2001 • **Jeux de cons** in Science-Fiction Magazine, août 2000, in La logique des essais, ISF 2001 • **Notre terre** in Destination 3001, Flammarion 2000, in La logique des essais, ISF 2001 • **Pollinisation** in La logique des essais, ISF 2001 • **Ceux de la nuit** in Lyon, les gones en noir, Autrement 2002

SCÉNARIO • **Histoires d'univers planétarium de Vaulx-en-Velin** 1999



Pierre Bordage, marié et père de deux enfants, est né en janvier 1955 à la Réorthe en Vendée. Passés une scolarité sans histoire, neuf ans de karaté

et quelques cours de banjo, il découvre l'écriture lors d'un atelier à la faculté de Nantes en 1975...

Quelques voyages en Orient et une expérience de libraire plus tard, en 1985, il vit dans le Gers et écrit *Les guerriers du silence*.

Ce n'est qu'en 1992, revenu entre-temps à Paris et journaliste sportif, qu'il rencontre ses premiers éditeurs, aux éditions Vaugirard :

ils lui proposent la série des *Rohel* (qui a pris fin en février 1997 après 14 parutions, et dont une nouvelle édition revue par l'auteur est actuellement en cours à L'Atalante).

En 1992 toujours, L'Atalante reçoit *Les guerriers du silence* et le publie en mars 1993. Cet opéra de l'espace au souffle épique où des centaines de mondes s'entrechoquent, puissamment fondé sur nos mythes et notre imaginaire collectif, connaît un succès public immédiat, qui ne faiblit pas au long des trois années de publication de la trilogie.

La reconnaissance des amateurs et des professionnels de la science-fiction se traduit par le prix de l'Imaginaire et le prix Julia Verlanger pour *Les guerriers du silence* en 1994 et le prix Cosmos 2000 pour *La citadelle Hyponéros* en 1996.

En octobre 1996, à L'Atalante, paraît *Wang, Les portes d'Occident* puis le second volet de *Wang, Les aigles d'Orient* - mai 1997 - qui lui vaut le prix de la Tour Eiffel.

Cette anticipation, dans laquelle les qualités narratives de l'auteur continuent de s'épanouir, nous projette à deux siècles de distance sur la terre de demain mais au plus proche de notre "machinerie humaine".

Abzalon (sorti en octobre 1998) marque le retour de Pierre Bordage à l'opéra de l'espace avec un récit épique aux accents mythiques et religieux.

Pierre Bordage fait désormais partie de cette nouvelle génération d'auteurs dont la science-fiction française s'enorgueillit — Ayerdhal, Genefort, Ligny, Lehman, Wagner...

LA CLASSE DE MAÎTRE MODA

Parents, ne laissez pas vos enfants passer à côté de leur vie. L'École à la Maison© est un programme du groupe AvanTech.

La lenteur de Joao exaspérait Emna. Depuis qu'il était arrivé dans la classe, maître Moda avait considérablement ralenti la cadence.

Emna, elle, assimilait les connaissances avec une voracité jamais assouvie. Sa préférence allait aux sciences physiques, à l'histoire et aux langues mortes, en particulier le sanskrit. Maman disait en riant qu'elle était un véritable aspirateur à savoir. Papa l'avait une fois embrassée (embarrassée...) devant d'autres grandes personnes en affirmant bien haut qu'elle était la future Einstein. Einstein Albert, le physicien, elle connaissait, et la comparaison ne la flattait pas. Papa ignorait-il que la théorie de la relativité était démodée depuis déjà plusieurs mois? Ne savait-il pas que l'Indien Vikaj Singh et d'autres physiciens dans son sillage avaient redéfini les relations du couple espace / temps?

Joao avait intégré la classe d'Emna après la signature d'un accord de coopération économique et culturelle entre l'Europe Unie et une partie de l'Amérique du Sud. Le Brésil, l'Argentine et l'Uruguay avaient décidé d'essayer le nouveau programme scolaire mis en place depuis cinq ans par les sept états de l'Union. Emna ne comprenait pas pourquoi on avait imposé Joao aux douze autres élèves de maître Moda. Il avait obtenu un honorable 227/046 au test du NQI, le nouveau quotient intellectuel, mais il peinait dans certaines matières, il retardait les autres et, s'il n'améliorait pas rapidement son rendement, la classe perdrait toutes ses chances d'accéder au niveau supérieur avant la trêve de Noël.

Emna s'en était ouverte à ses parents.

"Voyons, chérie, il faut bien que les enfants de tous les pays puissent bénéficier d'une école de qualité, avait répondu maman.

— Sans compter que, si les pays en question sont satisfaits du programme, ils passeront une commande ferme, avait ajouté papa. Une bonne rentrée de devises pour l'Europe Unie.

— Je croyais que tu militais contre l'Europe Unie!

— Je parlais d'économie, et non de politique, Emna. Tu comprendras plus tard qu'il vaut mieux éviter de mélanger argent et idéaux."

Plus tard ?

Emna étudiait les sciences économiques depuis près de deux mois. Elle était parfaitement consciente que les hommes d'affaires comme son père combattaient la nouvelle Europe tout en exploitant sans vergogne les avantages offerts par l'Union ; elle savait également que des femmes comme sa mère se targuaient de préoccupations humanitaires tout en vérifiant chaque jour à dix reprises le système de sécurité de la maison. Maman dissimulait mal sa terreur et son dégoût lorsqu'elle évoquait les "hordes des laissés pour compte, ces pauvres gosses abandonnés, déconnectés, qui n'ont rien de mieux à faire que piller, violer et s'injecter du poison dans les veines."

Emna avait interrogé ses condisciples et obtenu des réponses qui la confortaient dans ses propres convictions : Joao, le seul non Européen de la classe, était un empêchement de progresser en rond. Pourquoi l'avait-on placé dans une CFA, une classe de formation accélérée, alors qu'il avait besoin de deux fois plus de temps que les autres pour mémoriser les nouvelles données ?

Ils avaient décidé de poser la question au maître. À une majorité écrasante (onze voix contre une), les comploteurs avaient élu Emna comme porte-parole. Honorée de leur confiance, elle avait estimé que la visite personnalisée hebdomadaire de maître Moda lui offrirait une excellente occasion de s'acquitter de sa mission. En attendant, entre deux lectures des Veda dans leur langue originelle, elle consacrait ses heures de récréation aux nouvelles théories de Vikaj Singh et de ses disciples (passionnante, d'ailleurs, la comparaison entre les anciens textes védiques et les hypothèses les plus récentes de la physique moderne).

"Tu viens jouer avec nous ?"

Emna reconnut la voix de Salomé, l'Espagnole, avant même que son visage brun et grave n'apparaisse dans la fenêtre de l'écran transparent. Elle était accompagnée d'Anet, une Allemande aux cheveux aussi dorés qu'un soleil d'été.

"À quoi ?"

— Un nouveau jeu de stratégie. On peut entrer dans une partie contre des CFM."

Une classe de formation moyenne ? Des élèves légèrement plus vieux, légèrement moins intelligents. Orientés en général vers l'administration, vers une carrière politique pour les plus brillants. Pas le genre à entraîner l'humanité sur des voies nouvelles, mais de bons exécutants si on leur donnait des ordres concis. Quel intérêt de jouer contre eux ? Même en s'y mettant à vingt, ils n'étaient pas de taille à battre une fille ou un garçon de

CFA, encore moins un élève de maître Moda. La dernière fois qu'Emna avait accepté d'affronter une bande de CFM sur le net, la partie n'avait pas duré deux minutes.

"Demandez à Joao!"

Elles éclatèrent de rire toutes les trois. Maître Moda leur avait enseigné que la moquerie n'était pas une preuve d'intelligence, mais, loin des oreilles et des regards indiscrets, elles s'autorisaient de temps à autre une pointe de méchanceté et de bêtise. Elles se sentaient alors unies et troublées par une complicité qu'elles n'éprouvaient jamais pendant les cours. Il leur fallait ces infractions minuscules pour oublier leur rivalité. Dotées toutes les trois d'un NQI de plus de 300 (Emna devançait cependant Salomé et Anet de quelques poussières décimales), elles se livraient une compétition acharnée pour occuper la première place des évaluations hebdomadaires.

Emna se souvenait de la terrible déception de papa et de maman lorsque l'évaluation de la quatrième semaine s'était affichée sur l'écran transparent du salon.

"Bien la peine de te payer le meilleur programme scolaire d'Europe Unie si c'est pour finir à la troisième place! avait maugréé papa.

— Allons, allons, il en faut pour les autres, avait objecté maman. Ta fille ne peut pas toujours occuper la première place. Et puis il ne s'agit que d'une évaluation. Attendons le classement de fin de trimestre."

Cependant, maman n'avait pas esquissé le moindre geste de consolation. Ses yeux exprimaient une colère froide qui, davantage que les grognements de papa, avait poussé Emna à se hisser dès la semaine suivante sur la plus haute marche du podium. Elle avait dès lors basé son année scolaire sur le postulat suivant : ma propre tranquillité dépend de la satisfaction de mes parents.

Parents, c'est à vous, et à personne d'autre, de décider de l'avenir de vos enfants. L'École à la Maison© vous propose une scolarité unique qui respecte les biorythmes et l'équilibre de votre enfant. L'École à la Maison© a reçu l'agrément du ministère européen de l'éducation.

Le maître, lui, ne manifestait jamais d'impatience. La première fois qu'il s'était présenté à ses élèves, il avait expliqué l'étymologie de son nom : Moda, comme mode, mode d'acquisition, mode de fonctionnement, et aussi comme Yoda, le Jedi de La Guerre des Étoiles, un archétype qui, dans l'inconscient collectif, symbolisait le maître, le précepteur.

La Guerre des Étoiles? Un truc pour NQI de moins de 150! Emna ne comprenait pas l'enthousiasme de papa pour cette antiquité américaine du XX^e siècle. Comment pouvait-on se passionner pour une histoire aussi prévisible, aussi dérisoire?

Le maître avait une voix musicale et persuasive. Tous les matins, il présentait les cours du jour avant de lancer le programme. La puce minuscule insérée dans leurs cerveaux (l'opération était comprise dans le forfait) plaçait les élèves dans un état de réceptivité absolue proche de l'hypnose. Le flot d'informations, images et sons, déferlait pendant une vingtaine de minutes, puis maître Moda donnait des exercices qui, tout en validant les connaissances, sollicitaient la mémoire, la logique, l'esprit d'analyse et de synthèse. C'était à cette occasion que se gagnaient ou se perdaient les places à l'évaluation hebdomadaire. Si elle n'était pas la meilleure dans la résolution des problèmes mathématiques ou dans l'apprentissage des langues vivantes, Emna montrait une efficacité inégalable en histoire et en sciences physiques. De même elle marquait de nombreux points avec les versions et les thèmes des langues mortes. Pour le reste, français, économie, sociologie, arts plastiques, musique, elle se maintenait dans la moyenne haute.

"Tes parents et moi sommes très contents de toi, Emna."

Le visage de maître Moda s'était affiché dans la fenêtre de l'écran. L'icône symbolisant la classe avait disparu, signe que cette conversation se déroulait dans la plus stricte intimité.

"À quoi bon? lança-t-elle avec une moue. Nous n'aurons pas fini le cycle avant Noël."

Elle guetta une éventuelle réaction sur les traits de son interlocuteur, mais, comme d'habitude, maître Moda restait parfaitement impénétrable. Il n'exprimait aucune émotion humaine tout simplement parce qu'il n'était pas humain.

"De mon temps, les profs étaient de chair et d'os, radotait papa (ça le prenait chaque fois qu'il dépassait la dose d'alcool prescrite par la loi). Comme leurs élèves. On les faisait enrager! Ils y tenaient, pourtant, à leur fichu boulot : ils ont failli mettre l'Europe à feu et à sang quand le ministère de l'Éducation a proposé les nouveaux programmes scolaires.

— Pas le ministère, AvanTech, corrigeait Emna.

— Notre fille a raison : il reste encore beaucoup de professeurs dans le public, intervenait maman. Tout le monde n'a pas les moyens de suivre un cursus scolaire à domicile."

Emna avait entendu dire que, dans les quartiers les plus défavorisés, des

garçons et des filles s'entassaient dans des pièces exiguës pour recevoir des bribes de connaissances. Elle supposait qu'un système aussi archaïque engendrait une perte de temps et d'énergie énorme. Elle, elle n'avait pas besoin de se déplacer, pas besoin de partager son espace avec quelqu'un d'autre. Elle s'abreuvait à une source de savoir infinie, elle progressait selon ses capacités, selon son rythme, selon ses envies. Le programme avait calculé son NQI, puis l'avait automatiquement inscrite dans une classe de son niveau. Tout était prévu pour son bien-être, y compris les heures de gymnastique, un mélange de Tai Chi Chuan, de Yoga et d'étirements qui la détendait tout en lui procurant un surcroît d'énergie. Elle n'avait pas à braver le monde extérieur, ce monde qui provoquait chez maman une fièvre charitable entrecoupée de spasmes de terreur. En quatre ans, elle avait appris à parler trois langues vivantes, l'anglais, l'espagnol et le russe, à maîtriser deux instruments de musique, clavier et violon, à résoudre des équations complexes, à lire Apulée en latin, Platon en grec et les Veda en sanskrit. Elle consacrait ses temps libres à explorer le réseau, à regarder des films ou des émissions sur Cablenet. Les sécurités imposées par la commission européenne Protection de l'enfance l'empêchaient d'accéder aux sites interdits - et terriblement attirants pour une curieuse de son espèce. Parfois, elle ressentait une douleur aiguë dans la nuque, comme un coup de couteau : un symptôme absolument normal, avait certifié la pédagogo-commerciale à ses parents. Cela montre que la bio-puce de votre... puce! ah! ah! est en train de se faire sa place dans son cerveau.

"Est-ce donc si important de finir le cycle avant Noël? demanda maître Moda.

— Je m'ennuie dans cette classe. Je voudrais commencer les cours de philo.

— Est-ce toi qui t'ennuies ou bien un élément extérieur qui te perturbe?"

Difficile de cacher ses sentiments au maître. Papa avait expliqué que le programme, expert en morphopsychologie, devinait les pensées de ses interlocuteurs rien qu'en observant les mouvements de leurs visages. Emna s'appliquait à rester impassible, à ne rien dévoiler d'elle-même, mais, tôt ou tard, elle s'oubliait, elle perdait le contrôle et redevenait ce livre ouvert dans lequel maître Moda pouvait piocher à loisir.

"Joao...

— Je trouve pour ma part que Joao a progressé de manière spectaculaire.

— Il nous retarde, insista Emna. Je ne suis pas la seule à le penser. Les autres m'ont chargée de vous le dire.

— Je ne peux pas changer Joao de classe. Il s'agit d'une expérience pilote imposée par le ministère européen de l'Éducation.

— Que vient faire le ministère là-dedans ? Ce programme est commercialisé par une entreprise privée. Mes parents ont payé une fortune pour m'inscrire dans votre école !

— Nous relevons effectivement du privé. Mais, comme toute entreprise qui œuvre dans le domaine de l'éducation, nous avons besoin de l'agrément du ministère pour continuer notre activité.

— Je pense plutôt qu'AvanTech cherche à gagner de nouveaux marchés.

— Je vois que tu as parfaitement assimilé mes derniers cours d'économie." Emna se leva et esquissa des mouvements d'assouplissement devant son écran, consciente que maître Moda continuait de l'observer par le truchement des webcams disposées tout autour de la pièce. Dans un coin, un appareil maintenait la pièce dans une hygrométrie parfaitement adaptée à sa physiologie. Tout comme le repas, tout à l'heure, serait préparé selon ses besoins énergétiques. Tout comme ses heures de sommeil seraient établies en fonction de ses biorythmes. L'École à la Maison© ne se contentait pas de garantir à ses élèves les meilleurs résultats scolaires, mais également un développement harmonieux, un équilibre parfait entre les activités cérébrale, créatrice et physique.

"Ça veut dire que nous allons traîner Joao comme un boulet toute l'année ?

— Au moins jusqu'à ce que quelqu'un, en haut lieu, décide de mettre fin à l'expérience."

Parents, n'oubliez pas que votre futur dépend de votre enfant. L'École à la Maison© : l'éducation en phase avec votre présent.

Emna convoqua les autres élèves - hormis Joao, bien entendu - sur sa page perso pour leur faire part de son entrevue avec le maître. Ils exprimèrent leur déception, voire leur colère pour les plus vindicatifs, et décidèrent de se plaindre auprès de leurs parents. La pression conjuguée d'une douzaine de familles réussirait peut-être à infléchir la direction de l'École à la Maison©.

Emna n'y croyait pas trop : ses parents ne prendraient sûrement pas le risque d'entrer en conflit juridique avec la pédago-commerciale.

"C'est vrai que la présence d'un NQI moyen dans une classe de CFA n'était pas prévue au contrat, soupira papa. Je devrais peut-être en parler à mon avocat.

— Allons, allons, gardons notre sang-froid, intervint maman. Encore une

fois, il ne me paraît pas injuste que d'autres régions du monde bénéficient des toutes dernières avancées en matière d'éducation.

— Nobles pensées, très chère, mais c'est nous qui finançons.

— Qu'est-ce qui prouve que ce petit Brésilien n'a pas payé son cours lui aussi ?"

Maman se frotta les mains, signe chez elle de nervosité.

"Et puis, les classes moyennes sont prêtes à se ruiner pour inscrire leurs rejetons à l'École à la Maison©, ajouta-t-elle à voix basse. La boulangère m'a dit qu'elle comptait y mettre sa fille l'année prochaine. La boulangère ! Les places seront de plus en plus chères. Que deviendrions-nous, Seigneur, si nous devons mettre mon Emna dans une école ordinaire ?"

Le lendemain, une demi-heure avant le début du cours, les douze élèves de maître Moda se connectèrent et admirèrent qu'il ne fallait pas compter sur les parents pour résoudre le problème.

"Associons-nous, proposa Salomé. À douze, nous devrions bien trouver une solution.

— Douze fois 300, ça fait 3600, un sacré NQI !" dit Théo, le Belge.

Ils rirent, conscients tout à coup qu'ils formaient probablement l'une des phalanges les plus brillantes d'Europe Unie. Le moment était venu de le démontrer. Comme ils ne connaissaient pas grand-chose du sujet à éliminer, à part son visage noir et toujours affublé d'un sourire éclatant, ils décidèrent de collecter des informations sur Joao. Théo, Armand, le Marseillais, et Olga, la deuxième Allemande de la classe, les plus doués en électronique, reçurent pour mission de visiter par effraction les archives virtuelles de l'École à la Maison©. Emna se proposa de nouer une amitié factice avec le petit Brésilien : quand elle aurait gagné sa confiance, elle découvrirait certainement une ou plusieurs failles exploitables. Les huit autres furent chargés d'exercer une pression constante sur les parents et maître Moda.

Après la classe, Emna s'invita sur la page perso de Joao. Il accepta de la recevoir après qu'elle eut décliné son identifiant et son mot de passe. Il souriait, et ses grands yeux brillaient comme deux lunes pleines dans le noir profond de son visage.

"Salut, dit Emna. Ça ne te dérange pas si on parle en français ?

— J'aime très bien cette langue, répondit Joao.

— Je venais... voir comment tu allais. On ne prend jamais le temps de discuter. Je ne te connais pas, je ne sais même pas quel est ton âge, ni où tu habites."

Le sourire s'effaça un bref instant des lèvres de Joao.

"Je n'ai pas très le temps de discuter maintenant. J'ai du travail.

— Du travail ? On a fini les exercices."

Emna se retint de justesse d'ajouter : même toi.

"Chez vous il est quatre heures de l'après-midi, chez moi il est huit heures du matin."

Emna n'avait jamais pensé au problème du décalage horaire. Pour elle, la classe débutait le matin et finissait au milieu de l'après-midi. Elle se rendait compte, tout à coup, que Joao se levait aux alentours de minuit - ou veillait jusqu'à minuit - pour suivre les cours de maître Moda.

"Faut que j'aïlle, reprit le Brésilien.

— Je pourrai te revoir quand ?

— Essaie dimanche. Vers onze heures. Enfin, dix-neuf heures pour toi."

Il interrompit la connexion sans laisser à sa correspondante le temps de réagir. Emna demeura un long moment songeuse avant de réunir les autres sur sa page perso.

"Il a du... travail ? s'étonna Salomé. Mais les enfants ne travaillent pas !

— Que tu crois ! Les entreprises délocalisées de mon père emploient des enfants, affirma Théo. Et même très jeunes. Je l'ai appris en visitant sa double comptabilité.

— Qu'est-ce que vous avez trouvé dans les archives ? demanda Emna.

— Aucune inscription. Aucun ordre de virement. Aucune trace d'un quelconque Joao.

— Attendons dimanche, proposa Emna. Je réussirai peut-être à en savoir un peu plus."

L'après-midi du dimanche s'égreña avec une lenteur désespérante. En proie à une fébrilité inhabituelle, Emna levait sans cesse les yeux sur la pendule fin XX^e que ses parents avaient dénichée à prix d'or sur un site de vente aux enchères.

Elle rongea son frein jusqu'à dix-neuf heures. Elle essaya de tromper son impatience en consultant les archives de la télévision du XXI^e siècle. Ces extraits la fascinaient : issus d'une époque très proche, ils semblaient surgir d'une période lointaine, oubliée, de l'humanité. Papa et maman les regardaient avec émotion, s'extasiaient bruyamment sur le naturel de tel homme ou de telle femme enfermés dans un loft, regrettaient l'innocence perdue des humains modifiés. Pourtant, sans la correction génétique, sans le développement fulgurant de la biotechnologie, ils n'auraient pas gardé cette apparence de jeunes gens de vingt-cinq ans, eux qui en avouaient soixante-deux pour papa et soixante-six pour maman. Ils n'auraient même

pas eu d'enfant. Maman avait conçu Emna à soixante ans et porté sa fille les trois mois réglementaires exigés par la loi Éthique et Maternité, quatre-vingt-dix jours amplement suffisants pour, selon les embryo-psychiatres, nouer un lien charnel avec le fœtus.

À dix-neuf heures précises, Emna se rendit sur la page de Joao. Il l'attendait, souriant comme toujours.

"Tu ne souhaites pas être mon amie, mais les autres et toi, vous me considérez en tant que gênant et cherchez un moyen de m'éliminer de la classe, lança-t-il en guise de bienvenue.

— Mais...

— Laisse-moi finir. Après tu seras libre d'agir comme à ta guise. Je t'invite dans une visite guidée."

Le visage de Joao s'effaça et fut supplanté par l'image d'une pièce. La caméra se déplaça sur les murs, sur le sol, sous le plafond, révéla des cloisons de tôle et de bois, des tentures de jute, des banquettes défoncées. C'était l'une de ces baraques de bric et de broc qu'on voyait dans certains reportages sur le Cablenet. Par les trous du plafond tombaient des rayons de lumière sale qui révélaient des dizaines de visages, jeunes et moins jeunes, entassés devant un antique écran à plasma.

"Mes condisciples, dit la voix de Joao. À chaque fois que je me connecte sur l'École à la Maison©, nous sommes entre trente et cinquante à suivre le cours."

La webcam s'éloigna de la maison et se promena le long d'une favelle jonchée d'immondices. Des flaques d'une eau noire parsemaient la terre battue entre les constructions enchevêtrées. Des nuées de grosses mouches recouvraient des corps recroquevillés et criblés de plaies purulentes.

"Tu m'as demandé où j'habitais l'autre jour, poursuivit Joao. Pas de peine de dire, il suffit de montrer. C'est la même chose sur des dizaines de kilomètres."

L'image tressauta pendant quelques instants avant de se stabiliser à nouveau. Le Brésilien avait gravi une éminence d'où il avait une vue d'ensemble de l'agglomération. Ni les colonnes de fumée ni les clochers ni les minarets ne parvenaient à briser la monotonie de l'océan de tôles ondulées, rouillées, cabossées. Des gémissements et des vociférations se détachaient de temps à autre de la rumeur assourdissante.

Emna faillit interrompre la connexion : elle ne sortait pas souvent de chez elle (une fois par semaine, et encore), et elle rencontrait les pires difficultés à affronter un environnement pourtant ordonné, agréable, rassurant. Une

réaction absolument normale, disait la pédago-commerciale. Votre fille s'adaptera très vite quand le temps sera venu pour elle de s'insérer dans la communauté.

Parents, l'École à la Maison© ne fait pas de votre enfant un inadapté social. Au contraire : il apportera son propre équilibre, sa propre harmonie au monde, il sera l'un de ceux qui auront entraîné l'humanité sur la voie de la connaissance et du progrès.

L'objectif de la webcam revint se fixer sur le visage de Joao. Dans la lumière du jour, il paraissait nettement plus vieux que dans la fenêtre de sa page perso.

"Le prix d'une année scolaire à l'École à la Maison© est de trente mille euros de l'Europe unie. C'est vingt-cinq ans de salaire pour cinquante ouvriers de chez moi. Impossible pour nous de payer. Notre gouvernement est en faillite, nous n'avons plus d'écoles, plus de professeurs. Un jour, une femme est venue dans la favella et nous a montré comment pirater les cours. Elle appartenait à un mouvement international clandestin pour la gratuité et la diffusion des connaissances. Elle a reprogrammé maître Moda pour qu'il m'accepte dans sa classe. Simplement lui et vous, les douze autres élèves, êtes informés de ma présence. Pas l'École à la Maison©."

Son sourire se voila d'une légère amertume.

"Nous n'avons pas la puce biologique, reprit-il. Nous sommes des naturels. Et puis, il faut que tous mes condisciples comprennent les exercices. C'est pourquoi nous sommes souvent en retard.

— Pourquoi... pourquoi..."

Sa question s'étrangla dans la gorge d'Emna.

"Nous n'avons pas le choix. Vous non plus : des millions d'enfants de chez moi meurent du SIDA. Les autres ont faim et sont prêts à se transformer en bombes humaines. Le mouvement pour la diffusion de la connaissance dit que la seule façon d'éviter le conflit, c'est d'instruire des gens qui pourront prendre dans leurs mains les rênes de leur pays.

— Pourquoi... me raconter tout ça?"

La caméra recommença à se promener entre les toits de tôle, se perdit un instant dans la grisaille du ciel, s'attarda sur un groupe d'enfants aux ventres distendus en train de barboter dans une mare de boue.

"Vous êtes parmi les élèves les plus intelligents de l'Europe Unie, et, tôt ou

tard, vous auriez fini de savoir que j'étais un clandestin. Autant vous le révéler tout de suite. À vous à prendre votre décision. Si elle n'est pas favorable, nous piraterons un autre cours.

— Nos familles le savent. Tôt ou tard, l'École à la Maison© l'apprendra.

— Vos parents ne se plaindront pas : ils ont trop peur que vous soyez exclus.

Emna comprenait maintenant pourquoi maître Moda agitait le spectre du ministère de l'éducation : même conseillés par les avocats les plus renommés, les gens fortunés hésitent à s'attaquer à une administration européenne. Ses parents, qui râlaient en privé, n'avaient jamais adressé de plainte officielle à la pédago-commerciale.

"Et le test NQI ? Vous l'avez trafiqué aussi ?"

Joao eut un rire musical qui déclencha des frissons dans la nuque d'Emna.

"C'est le seul truc que maître Moda n'a pas voulu, ou pu, changer. Nous étions quarante-deux à passer le test ! C'était un bordel joyeux, comme vous dites en français !

— Et tout le monde se lève à minuit ?

— Quand l'un de nous manque, c'est qu'il est mort.

— Tu as quel âge ?

— Douze ans. Six de plus que toi.

— Ton travail, c'est quoi ?

— La récupération du verre et du plastique dans les champs d'ordures. J'ai de la chance : certains n'ont pas d'autre choix que de se prostituer ou de vendre un de leurs organes."

Emna refoula à grand peine une violente montée de larmes. Depuis combien de temps n'avait-elle pas pleuré ? Prise de panique, elle coupa la connexion et resta hébétée devant son écran transparent souligné par des contours lumineux. Une douleur aiguë lui irradiait la nuque.

L'École à la Maison© vous assure à vous, parents, la tranquillité de l'esprit; à vous, enfants, une connexion infinie avec le monde. L'École à la Maison©, un programme AvanTech.

Les larmes roulaient en silence sur les joues d'Emna. Elle n'était pas allée au monde extérieur, le monde extérieur était venu à elle. Elle eut envie de crier, mais on n'élevait pas la voix dans une maison où régnaient calme, luxe et volupté. Pourrait-elle un jour pardonner à papa et à maman de lui avoir caché la cruauté des hommes ?

"Nous étudions d'abord la réaction des élèves face à ce qu'ils considèrent comme une injustice, puis, comme vous pouvez le constater, nous développons leurs capacités compassionnelles, déclara la pédago-commerciale. Votre fille a parfaitement réussi son examen de passage. Nous veillons à ce que le progrès biotechnologique n'étouffe pas l'humanité des enfants.

— Et les autres élèves de la classe? demanda papa.

— Ils seront soumis au test, d'une manière ou d'une autre. Certains refuseront l'épreuve, par manque d'intérêt, d'autres échoueront, défaut d'empathie. Ils seront orientés vers une autre voie. Nous pensons, et le ministère européen avec nous, que la compassion doit faire partie de la panoplie des futurs dirigeants de ce monde. À propos d'avenir, je vous conseille en toute amitié d'investir dans les actions AvanTech : elles ont triplé en deux ans.

— Très fort, le coup du Brésilien dans son ghetto! s'exclama papa. D'un réalisme terrifiant. On s'y croyait.

— J'espère bien : c'était réel, dit la pédago-commerciale avec un petit sourire. Nous ne combattons pas le piratage, nous préférons le recycler. Ainsi, nous ne manquons jamais de cobaye pour tester le quotient émotionnel de nos élèves.

— Pas trop souvent quand même! soupira maman. Je n'aime pas voir pleurer ma fille."

Pierre Bordage

juillet 2002

À L'ATALANTE • **Les guerriers du silence** / grand prix de l'Imaginaire 1994 / prix Julia Verlanger 1994 • **Terra Mater** • **La citadelle Hyponéros** 1996 / prix Cosmos 2000 • **Wang, Les portes d'Occident** • **Wang, Les aigles d'Orient** / prix de la Tour Eiffel 1997 • **Abzalon** • **Orchéron** • **Rohel, cycle de Dame Asmine D'Alba** • **Rohel, cycle de Lucifal** • **Rohel, cycle de Saphyr** • **Les Griots célestes**

AUX ÉDITIONS J'AI LU • **Atlantis** • **Les Fables de L'Humpur**

AUX ÉDITIONS FLAMMARION • **Graine d'immortels** • **Quark noir**

AUX ÉDITIONS LIBRIO • **Les derniers hommes**

AU DIABLE VAUVERT • **L'évangile du serpent**

NOUVELLES • **Une Paix Éternelle** in Genèses, anthologie J'ai Lu 1996 • **La Quarantaine** in Avoir 40 ans, anthologie J'ai Lu 1998 • **Big Crunch** in Agenda de Science-Fiction, anthologie, Eden 1999 • **Cheval de Troie** in Histoires de lecture, Lire en Fête, Ministère de la culture, 1999

• **La Nouvelle Nantes** in L'Echo du Val de Sèvre, périodique de la commune de Boussay, 1999

• **Godéron** in les Dix ans de l'Atalante, anthologie, l'Atalante 1999 / in Etonnants Voyageurs anthologie, Hoëbeke, 2000 • **Paix Bien Ordonnée...** in Inventons la Paix, anthologie, J'ai Lu Libro 2000 • **Aux Portes des Saintes** in 2001, une Odyssée saintaise, anthologie, Bordesoules 2000 • **Kali la Démente** in 4 polars inédits, supplément spécial de Phosphore, périodique, 2000

• **Ma Main à couper** l'Atalante, nouvelle écrite dans le cadre de la nuit de l'écriture, ville de Rezé, 2000 • **Jour de Noces** Galaxies n°21, juin 2001 • **Juliet in Eros** 2001, anthologie, J'ai Lu-Millénaires 2001 • **Dans le Potager** en ligne sur le site de la Bibliothèque du Bas-Rhin, cap sur l'an 3000 • **Tyho d'Ecce** in Une histoire de la science-fiction, Jacques Sadoul, n°5, Libro, 2001 • **Au commencement** in Le Dernier Livre, anthologie, collection Nouvelle Donne, Nestiveqnen, 2002



Pierre Christin est né en 1938 dans la banlieue parisienne. Passionné par les numéros de "Détective" ou les couvertures illustrées de "Radar, le journal qui

était là", il soutiendra plus tard une thèse sur "Le fait divers, littérature du pauvre". Entre temps, après avoir commencé modestement ses études dans un cours complémentaire, il sera passé par la Sorbonne puis Sciences Po Paris. Entre ses activités de pianiste de jazz et ses premiers travaux de journalisme, de traduction, d'écriture, il part pour l'ouest américain dans les années soixante et s'enthousiasme aussi bien pour la vie des ranchs que les autoroutes urbaines, la science-fiction, le polar ou la musique noire à son apogée.

En 1967, il signe avec Mézières la première aventure de *Valérian*, sans imaginer un instant la longévité future de son héros. C'est aussi le moment qui voit sa nomination à l'université de Bordeaux, où il crée en 1968 ce qui deviendra l'école de journalisme, dont il est toujours l'un des animateurs.

A "Pilote", dans les années 70-80, il écrit pour Tardi, Boucq, Vern, et bien d'autres – une soixantaine d'albums à ce jour – abordant les genres les plus divers, accordant ses convictions et humeurs au tempérament de chacun.

Il réserve son versant optimiste, voire utopiste, à son vieil ami Mézières dont il apprécie la clarté narrative et l'humour réjouissant.

Les sujets plus graves, nourris par des enquêtes dans ce qui est encore à l'époque le bloc communiste, il les traite avec Enki Bilal dans certains albums devenus des grands classiques de la bande dessinée politique comme *Les Phalanges de l'Ordre Noir* ou *Partie de Chasse*.

Avec Annie Goetzinger, c'est une tout autre sensibilité : portraits de femmes, intrigues et intimisme comme dans *La Demoiselle de la Légion d'Honneur* (1980) ou *Paquebot* (1999). Le métier de scénariste lui permet d'explorer ses vocations restées en friche : bien que s'estimant trop bavard pour l'emploi, il aurait aimé être espion afin de monter des scénarios en vraie grandeur. Ou alors officier de marine pour avoir tout le temps de lire à bord de cargos pourris comme ceux qu'il a empruntés pour écrire *Lady Polaris*, balade dans les ports d'Europe publiée avec Mézières en 1987. Il aurait aussi aimé être architecte, pour bâtir toutes ces villes qu'il a racontées, telle Los Angeles dans *L'Etoile oubliée de Laurie*.

L'EXAMEN DE PASSAGE

— Non, pas Kevin, murmura mademoiselle Brizolier en étouffant un petit rire pour cacher son inquiétude.

— Non, pas lui, par pitié, soupira Souphanouvong, le fluet directeur d'origine asiatique, optant exclusivement pour l'inquiétude.

— Non, mais elle est dingue cette fille ou quoi ? râla l'autre maître, Adnan Popekle, qui avait des idées sur la question bien que Kevin ne fût pas dans sa classe.

Evidemment, on pouvait très bien comprendre pourquoi la jolie productrice multimédia canadienne chargée de couvrir la manifestation avait choisi Kevin (qui n'était qu'un prénom de convention ayant été attribué au petit garçon lors de son adoption administrative). Il avait des cheveux tout bouclés, un regard bleu perçant, une fossette au menton et une énergie du diable.

— Il a une énergie diabolique ce gamin, disait justement le directeur.

— Il va tout foutre en l'air, c'est sûr, râlait encore et toujours Popekle, que ses origines balkaniques poussaient peut-être à voir les choses en noir.

— Il fait souvent un peu désordre, concéda mademoiselle Brizolier, qui se levait en serrant son sac à main contre sa robe à fleurs. Mais c'est un bon petit cœur.

Les deux autres enseignants de l'école se levèrent à leur tour des chaises qu'on leur avait assignées dans le préau, afin d'accueillir la délégation shimballillienne s'apprêtant à descendre de son astronef.

La relative modestie de celui-ci, qui venait de se matérialiser sans faire bouger une feuille des platanes de la cour de récréation, n'empêchait pas un certain décorum. D'assez grands insectoïdes portant des livrées noires brillantes, qui étaient sans doute leurs carapaces, se déployaient autour des passagers pour une haie d'honneur. Le frottement de leurs élytres produisait une musique rythmée qui plaisait beaucoup au petit groupe de gamins réunis autour de Kevin pour les observer sous le nez (façon de parler bien sûr, car ils n'avaient pas vraiment de nez).

L'appareil argenté ne constituait, comme chaque Terrien un peu au courant le savait désormais, qu'une fraction de l'immense vaisseau spatial de la Fédération des Astéroïdes de Shimballill resté en orbite autour de la Terre et abritant en son sein les laboratoires volants de très nombreuses autres délégations scientifiques.

Il y avait donc là, avançant à la queue leu-leu entre les insectoïdes, et accueillis par la productrice multimédia canadienne très à son affaire : Vana Stu de Bi, recteur de la PolyUniversité de Shimballill. Une institution semble-t-il réputée dans tout l'univers développé, dont la Terre ne faisait pas encore partie, mais avec laquelle les plus grandes universités américaines avaient déjà signé des contrats d'échange. (En France, un projet en ce sens était à l'étude au ministère mais butait sur un problème de financement des déplacements). Le recteur Vana Stu de Bi, qui était spécialisé à l'origine dans l'étude des psychismes asymétriques, ne manquait pas d'allure dans ses amples voiles pourpres et, lorsqu'on s'était habitué à ses deux paires d'yeux pédonculés, on pouvait même considérer qu'il se dégageait de sa personne une certaine autorité morale. C'est en tout cas ce que pensa un Souphanouvong plutôt rasséréiné quand le recteur vint se placer en toute simplicité à côté de lui.

Il était suivi par un personnage dont la productrice semblait faire grand cas, le Docteur Bzum, dont l'accoutrement avec des sortes de bandes molletières entourant ses trois membres inférieurs et un couvre-chef genre casque colonial faisait penser à un explorateur du XIX^e siècle. Peut-être s'était-il fait montrer des œuvres terriennes évocatrices de cette époque de façon à offrir aux autochtones quelque chose de ressemblant ? En tout cas, il fut présenté comme explorateur, spécialiste des modèles éducatifs de nombreux systèmes solaires et auteur de quelques expérimentations *in vivo* faisant autorité. A part les trois jambes, il ressemblait vaguement à Indiana Jones et n'inspirait qu'une confiance mitigée à mademoiselle Brizolier.

Le troisième membre de la délégation était de sexe féminin, ou à tout le moins quelque chose y ressemblant. Mistress Karlä-Varlä dirigeait l'école la plus prestigieuse et la plus coûteuse de la Fédération. Sa crête colorée piquée de perles vivantes et ses nombreux bijoux évoquaient une certaine opulence. Son institution accueillait paraît-il des enfants venus des planètes les plus lointaines et ne reculait pas plus devant les élites surdouées de la constellation du Cygne que devant les sujets difficiles de la nébuleuse de Climphus. Mistress Karlä-Varlä savait en tout cas y faire avec les adultes. Lorsqu'elle donna du "cher collègue" extrêmement chaleureux à Adnan Popekle, ce dernier, qui pourtant n'aimait pas l'enseignement privé, arrêta de râler en silence devant ce défilé lui rappelant un peu trop une rentrée solennelle des universités avec les professeurs déguisés en chanoines mitrés. Le dernier membre de la délégation dirigeait le plus célèbre laboratoire de pédagogie des astéroïdes et s'appelait, pour autant qu'une transcription fût

possible, quelque chose comme Scharz-Metterklume (mais ce qu'on entendait quand il déclinait son nom en corrigeant aimablement la productrice canadienne pour sa prononciation défectueuse donnait plutôt : sczrmtrklm). Il était l'auteur d'une méthode éducative – la gonzo-méthode précisait-il, toujours aimablement – célèbre elle aussi dans tout le cosmos développé. (Des industriels chinois venaient de procéder à l'achat de brevets pour les gonzo-machines, une agence française pour l'expérimentation scolaire étudiait la question mais coinçait sur des problèmes de traduction du contrat en shimballillien). Avec son tricorne à pompons, on sentait que le professeur sczrmtrklm ne se prenait pas pour rien. Mais bon, songeait mademoiselle Brizolier en lui serrant poliment la main (enfin, plus ou moins une main), un pont est un pont, sur Shimballill comme ailleurs sans doute.

La jolie productrice canadienne s'excusait : il fallait qu'elle aille régler ses caméras-drones miniatures qui voltigeaient un peu partout tels des volants de badminton, à la grande joie de Kevin et de ses petits camarades sélectionnés pour le test, qui s'efforçaient sans succès d'en attraper une au vol. Dans la régie compacte préparant l'émission qui serait bientôt consacrée aux sciences de l'éducation, un mur d'écrans retransmettait les autres expérimentations scientifiques shimballilliennes en cours sur Terre. Dans l'ensemble, tout se passait bien.

Il y avait eu cette histoire de centrale atomique dont le réacteur s'était un peu emballé à la suite d'une fausse manœuvre ; cette fuite de virus hors d'une enceinte de confinement ; cette erreur de manipulation génétique qui, bon... Mais après tout, les Shimballilliens, ne travaillant pas sur leur matériel habituel, étaient bien excusables. D'ailleurs ils avaient remédié à ces petits malheurs en deux coups de cuiller à pot (si l'on ose dire) tant leur technologie était de toute évidence – outre la maîtrise du voyage intergalactique – supérieure à celle de la Terre.

L'école primaire où la délégation se trouvait actuellement avait été choisie en combinant de nombreux paramètres. Son apparence traditionnelle, quoiqu'elle fût désormais enclavée dans une vaste zone industrielle presque totalement automatisée, dont on devinait les superstructures derrière le toit, avait retenu l'attention des scientifiques tout en recueillant les suffrages de la production multimédia devant retransmettre l'événement en temps réel. Le bâtiment en pierres couvert de tuiles rouges, la cour de récréation et ses arbres, très bien d'un point de vue visuel, tout cela... Les origines variées des élèves et des enseignants, l'environnement high-tech parfaitement contemporain, très bien côté représentativité...

Evidemment, d'autres établissements de taille, de niveau et de localisation très différents seraient aussi visités ultérieurement par la délégation.

— Inspectés quoi, avait râlé Adnan Popekle en apprenant ce choix, pas visités. On sait tous ce que c'est qu'une inspection, non ?

— Sauf que là vous n'aurez rien à faire, avait relativisé Souphanouvong.

— J'aimerais autant suivre mes élèves moi-même pourtant, avait dit mademoiselle Brizolier. Je n'ai rien contre ces extraterrestres qui ont l'air très civilisés, mais sauront-ils s'y prendre avec certains de nos gamins ?

Tout le monde avait réfléchi dans son coin, assez soucieux. Et pourtant c'était avant que la productrice jette son dévolu sur Kevin pour en faire le porte-fanion du petit groupe retenu pour cette séance. Avant que les autorités terriennes prennent conscience de l'importance de ce premier test. Avant, quoi...

Tout était prêt pour commencer à l'heure prévue. Les parents, pour la plupart régulateurs de maintenance automatisée dans la zone industrielle ; les autres élèves, partagés entre la jalousie de n'avoir pas été choisis et le soulagement de ne pas affronter l'épreuve : tous finissaient d'être disposés sur des gradins dans le préau. Il y avait un beau soleil facilitant le travail des caméras-drones qui tournaient désormais en un ballet bien réglé. Une assistante de la productrice canadienne donnait un coup de peigne à un jeune garçon, une autre passait des T-shirts portant le sigle de la production aux fillettes faisant partie du groupe sélectionné. Quant à Kevin, qui avait disparu un instant on ne savait où, il arrivait en courant.

Les insectoïdes aux livrées noires brillantes disposaient quelques instruments aux formes inattendues, sortis par leurs soins de l'astronef, sur l'estrade centrale où tout allait se passer. Bref, il y avait comme une atmosphère de kermesse. Et, si on n'était pas trop pointilleux sur les détails saugrenus, les Shimballilliens pouvaient ressembler à des espèces de prestidigitateurs aux vêtements chamarrés. Mais le directeur, et divers observateurs de très haut niveau discrètement placés au milieu du public local, n'oubliaient pas l'enjeu de ce qui allait se dérouler pour l'avenir de la planète.

— C'est moi qui vais commencer si vous le permettez, déclara Vana Stu de Bi à son voisin.

— Je vous en prie Monsieur le recteur, dit Souphanouvong, qui en réalité aurait voulu attirer l'attention de l'élégant extraterrestre aux voiles pourpres sur les risques que le jeune Kevin faisait courir à l'expérimentation.

— Qu'est-ce qu'il cache derrière son dos ce petit bandit ? demandait à mi-voix mademoiselle Brizolier.

— Ça ne serait pas le vieux pulvérisateur du local prophylactique ? râlait mezza voce Adnan Popekle.

Des parents placés derrière eux réclamèrent le silence car Vana Stu de Bi commençait, en effet. Pour tout dire, ce qu'il avait entrepris n'avait rien de particulièrement impressionnant, sinon le fait que ses deux paires d'yeux protubérants et mobiles étaient devenus en quelque sorte lumineuses. Il fixait intensément le petit groupe de gamins lui faisant face et ceux-ci, silencieux, immobiles, concentrés, commencèrent à s'élever légèrement au-dessus du sol.

— Ça alors, siffla doucement quelqu'un dans le dos des enseignants, de la lévitation !

— Ça ressemble aussi à de l'hypnose, râlait tout aussi doucement Popekle, et je me demande si nous avons le droit de laisser ces gosses se faire...

— Chut, chut, interrompirent toujours aussi doucement d'autres voix.

Mais tous les enfants n'étaient pas sous le charme. L'un d'entre eux était même occupé à tout autre chose qu'à léviter et fonçait au milieu des insectoïdes en agitant un objet coloré dont sortaient sporadiquement des petits jets aérosols qu'il ajustait avec beaucoup de dextérité en direction des porteurs d'élytres.

— Non, pas ça, gémit le directeur Souphanouvong.

— Si, c'est bien Kevin en train de les asperger d'insecticide, constata mademoiselle Brizolier.

— Est-ce bien grave ? demanda Popekle d'un ton moins râleur que d'ordinaire.

C'était grave. Car les grandes bestioles aux livrées noires brillantes tombaient sur le dos les unes après les autres avec des bruits de scarabées s'écrasant à terre. Un autre murmure s'éleva de la foule, le docteur Bzum bondit de son siège en brandissant ce qui ressemblait à s'y méprendre à une arme de poing (toujours approximativement n'est-ce pas vu que le poing du docteur n'en était pas vraiment un et que d'ailleurs l'arme ne ressemblait à rien).

Mais le recteur Vana Stu de Bi avait déjà interrompu son expérimentation, les élèves redescendaient sur le plancher du podium, Kevin agitait vainement son pulvérisateur à insecticide vide. Les caméras-drones suivaient de près chacun de ses mouvements, la productrice qu'on apercevait derrière la vitre de la régie avait l'air contente de l'action. Et les insectoïdes, dieu merci juste un peu sonnés, se relevaient un à un en faisant craquer leurs élytres. Ils n'avaient été victimes que d'un malaise passager, voilà tout.

— Rien de grave, confirma le recteur, en arrêtant le docteur Bzum dans sa course et en lui faisant discrètement rengainer le machin qu'il portait au bout de son machin.

— Tout de même..., protestait l'explorateur.

— Je dirais volontiers, poursuivait le recteur en parlant autant pour les caméras que pour l'assistance, que la réaction de ce petit garçon me paraît passionnante du point de vue des psychismes asymétriques qui m'intéressent toujours au plus haut point, même si mes tâches administratives m'ont hélas un peu éloigné de la recherche fondamentale.

— Tout de même, protestait encore Bzum, c'est la première fois que je vois...

— Poursuivez donc selon le protocole cher ami, suggéra le recteur. Vous trouverez certainement des explications à ce qui vient de se passer, vous qui avez eu affaire à tant de peuplades étranges, à tant de mœurs inattendues.

Il y eut un ronchonnement de foule, non seulement chez Adnan Popekle qui était assez susceptible, mais aussi du côté des observateurs haut placés, à l'évocation des peuplades et des mœurs. Mais chacun devait reconnaître que le recteur Vana Stu de Bi avait maîtrisé la situation en faisant preuve de beaucoup de doigté (bien qu'il n'eût pas de doigts à proprement parler).

Le docteur Bzum, avec des regards plutôt méfiants, disposait les quelques très jeunes Terriens l'entourant face à des écrans, des claviers, d'autres mécanismes plus mystérieux aussi, et commençait à leur expliquer ce qu'il attendait d'eux. Le petit brun bouclé qui l'inquiétait le plus n'écoutait guère.

Il avait en effet été repris par son vif intérêt pour les caméras-drones, dont il commençait à comprendre les trajectoires. Il y en avait une qui le suivait plus particulièrement, ce qui était logique puisque c'était lui la vedette, comme le lui avait déclaré la productrice avec un drôle d'accent. Oui, il y en avait décidément une qui n'était jamais très loin. Avec ses ailettes profilées, elle ressemblait pas mal à un volant de badminton en sustentation...

— Kevin prépare quelque chose, je sens ça, s'inquiétait le directeur.

— Il déteste les exercices de lecture, de calcul, de contrôle des connaissances, toutes ces choses contraignantes, disait mademoiselle Brizolier.

— En l'occurrence, râla Popekle apportant néanmoins un appui inattendu à Kevin, il n'a pas tort. Peuplades ou mœurs mis à part, ça fait très calcul de Q.I. jadis à la mode si vous voulez mon avis.

— Ça me paraît plus sophistiqué, nuança le directeur pour être aimable avec Vana Stu de Bi qui était venu se rasseoir près de lui. Il faut laisser l'expérience se dérouler comme prévu.

Mais l'expérience ne se déroulait pas comme prévu. Car Kevin, bondissant comme un jongleur acrobate, avait fini par attraper la caméra à ailettes et, accroché d'une main au petit objet devenu fou, il zigzaguait au beau milieu des engins du docteur Bzum, bousillant ici une antenne, écrasant là un clavier, faisant voler un écran en éclats...

Il y eut à nouveau des bruits de foule. Mais ceux-ci, à tonalité nettement réprobatrice, émanaient des parents d'élèves régulateurs de maintenance n'appréciant pas, de toute évidence, le désordre technique. L'orphelin Kevin était en train de gâcher la prestation de leur progéniture, et la réputation de l'école avec. D'ailleurs les observateurs de haut niveau paraissaient bien empoisonnés et parlaient tout bas dans des micros qu'on ne voyait pas. Même la jolie productrice sortant de sa régie en trombe n'avait plus l'air aussi sûre de son casting.

— Il faut arrêter ça, dit le directeur, conscient de ses responsabilités et montant sur l'estrade où le vaillant explorateur ne cherchait qu'à protéger ses instruments.

— Kevin pourrait finir par se blesser, s'inquiétait mademoiselle Brizolier en le suivant.

— Et les autres gamins aussi dans ce bazar, râlait Popekle en se joignant à ses collègues.

Quelques secondes plus tard, tout était rentré dans l'ordre. Pour faire diversion, les insectoïdes jouaient un peu de musique avec leurs élytres tandis que la productrice récupérait sa caméra écrabouillée dans la bagarre d'un air aussi fâché que le docteur Bzum remballant ce qui restait de ses mécaniques.

C'était au tour de Mistress Karlä-Varlä. Dans une majestueuse avancée de bijoux tintinnabulants, elle invitait la petite troupe juvénile à se grouper autour d'elle pour ce qui se présentait comme un genre d'entretien personnalisé. Rien de bien spectaculaire, car tout se passait par le truchement de casques ornementés qui faisaient sans doute office de traducteurs automatiques. Tout comme elle savait y faire avec les adultes, l'opulente directrice shimballillienne savait y faire avec les enfants, revenus à des attitudes très correctes, pour ne pas dire soumises.

Kevin, lui, s'obstinait à rester blotti contre le sac à main de mademoiselle Brizolier.

— Tu devrais les rejoindre sur le podium, souffla celle-ci à Kevin. C'est une question de politesse.

— Non, dit le garçon. Je la connais leur politesse à eux. Et tes parents ? Ils étaient d'où ? Ils faisaient quoi ? Ils étaient riches ? Tu en rêves des fois ? Et patati, et patata, bien poliment pour vous tirer les vers du nez. J'ai connu ça avant d'arriver dans votre école.

— Tout de même, expliqua le directeur, ils sont venus de loin pour te voir. De très loin.

— Eh, oh, dit Kevin, c'est pas vraiment moi qu'ils voulaient. C'est les strati... les statistiques, hein, qui ont fait qu'on a été choisis.

— La productrice, elle, elle t'a choisi perso, dit Adnan Popekle, sans trop savoir pourquoi il prenait le parti de la Canadienne multimédia qu'il trouvait franchement gonflante.

Ou plutôt si, il savait : il pensait, sans vouloir tout à fait se l'avouer, que c'était une bonne chose que Kevin reprenne sa place dans le show. Pour le suspense quoi... Le directeur Souphanouvong lui jeta un regard surpris. Mais mademoiselle Brizolier, elle, avait deviné et se lançait :

— Dites donc Adnan, c'est mon élève et je ne crois pas opportun...

Trop tard : une nouvelle caméra volante s'était postée devant Kevin et celui-ci, l'œil bleu scintillant, la mèche bouclée en bataille, la fossette épanouie, lançait :

— D'accord, j'y retourne pour le truc d'après.

Mistress Karlä-Varlä revenait dans son cliquetis de bijouterie, l'air ravi :

— Très gentils enfants, bien élevés, bonne formation de base, beaucoup de potentiel. Si un arrangement peut être trouvé pour les droits d'inscription, je serai même prête à en prendre dans mon institution.

Ça, c'était des bonnes nouvelles pour la Terre, et les officiels disséminés dans le public murmuraient des choses avec le sourire dans leurs micros invisibles reliés aux autorités. Il ne restait donc plus qu'à passer au dernier acte, celui dont la responsabilité incombait au tricorne à pompons de Scharz-Metterklume qui faisait déjà installer par des insectoïdes stylés l'une de ses gonzo-machines, à n'en pas douter. Cela tenait du fauteuil de dentiste, du casque de coiffeur et de la locomotive à vapeur. Mais, très honnêtement, en dépit d'un aspect rébarbatif, pas de l'instrument de torture. D'ailleurs, pédagogique quoique pompeux, le professeur sczrmtrklm se faisait un plaisir de vanter les mérites de sa machine :

— Ici voyez-vous, une manette nous permettant de faire un saut temporel arrière et d'acquérir, par un système de survol conceptuel dont, pardonnez-moi, je garde le secret, un énorme ensemble de connaissances passées. Là, une autre commande latérale permettant d'embrasser d'innombrables

données contemporaines. Là, un procédé de glissement spatial permettant d'emmagasiner les savoirs de systèmes solaires éloignés.

— Et ça, c'est quoi ? demanda Kevin, intéressé par un tableau plein d'espèces de fusibles.

— Non, dit le professeur sczmtklm, ça on ne touche pas.

La nouvelle caméra-drone consacrée à Kevin virevoltait de toutes ses ailettes autour de lui.

— Mais si vous voulez être le premier à passer, vous pouvez.

On sentait le professeur désireux de se débarrasser au plus vite du trublion. Mademoiselle Brizolier, surtout, le sentait. Mais, sans hésiter, Kevin grimpa sur le fauteuil et glissa sa tête bouclée sous le casque de coiffeur.

— C'est là qu'on se met ? demanda-t-il.

— Très bien, dit Schartz-Metterklume. On y va mon jeune ami. Vous sortirez de là transformé, croyez-moi.

— Ça ne me plaît pas trop qu'il sorte transformé, Kevin, dit mademoiselle Brizolier en se dressant, son sac à main serré contre elle.

— C'est une façon de parler, mademoiselle, la rassura Vana Stu de Bi.

— Personne ne peut transformer Kevin, dit Souphanouvong.

— Exact, râla Popekle, il est incontrôlable, croyez-moi.

La gonzo-machine avait commencé à fonctionner et il y avait des iridescences pas du tout désagréables à regarder autour de la tête de Kevin, ou plus exactement autour du casque qui la dissimulait au public.

Schartz-Metterklume faisait coulisser la manette à survol conceptuel, s'approchait de la commande latérale... Mais quelque chose ne tournait plus rond. Kevin se mettait à gigoter comme une grenouille de laboratoire, prononçait des mots dans une langue inconnue comme un possédé, flanquait des coups de pied dans le fauteuil de dentiste dont une sangle automatique se déployait soudain pour l'immobiliser...

Que se passa-t-il alors exactement ? Ce qui est sûr, c'est que mademoiselle Brizolier monta d'un air déterminé sur le podium en même temps que le professeur Bzum. Ce qui est sûr également, c'est que la caméra actionnée à distance par la productrice pour s'approcher davantage de Kevin se prit un méchant coup de sac à main qui la fit voler contre le machin que le docteur Bzum tenait de nouveau au bout de son machin dans un souci évident de défendre le matériel peut-être menacé et la méthode peut-être bafouée de son collègue sczmtklm. Ce qui est sûr encore, c'est que la caméra désemparée par le choc imprévu d'un article de maroquinerie vint taper dans le machin

qui n'était peut-être pas une arme mais dont jaillit un rayon violet qui, lui, vint crépiter joyeusement contre le tableau plein de fusibles qui, lui, tout à coup s'embrasa en un VLOUF spectaculaire quoique parfaitement silencieux.

Et ce qui est tout aussi sûr, c'est que Kevin et mademoiselle Brizolier se retrouvèrent le derrière par terre dans l'herbe d'une clairière. Il n'y avait plus personne autour d'eux, ni podium, ni préau, ni école, ni usines automatisées dans les alentours. Juste le beau soleil qui brillait toujours et beaucoup d'arbres qui n'étaient pas des platanes.

— Ça va mademoiselle ? demanda gentiment Kevin en se redressant le premier (il avait toujours une énergie du diable).

— Ça va, Kevin. Et toi ?

— Ah mademoiselle, j'ai vu des trucs, mais des trucs !

Mademoiselle Brizolier rajustait sa robe à fleurs, vérifiait l'état de son sac légèrement éraflé.

— Ces types, disait Kevin, ils ont pas la même manière de penser. Déjà, le premier avec ses gros yeux, j'ai pas fait bien attention mais j'ai senti quelque chose.

— Et l'explorateur ? demanda mademoiselle Brizolier.

— Y m'a pas plu. Mais la gonzo-machine de scrzsmtklm (il prononçait à merveille le nom du professeur Scharz-Metterklume, ça s'entendait), ça secoue. C'est pas seulement des images, c'est...

Kevin s'interrompit, sérieux.

— Vous n'auriez pas quelque chose pour écrire ? demanda-t-il à mademoiselle Brizolier.

— Pardon ? dit-elle, soufflée.

Depuis que Kevin était son élève dans cette petite école communale enclavée au milieu de son désert industriel, elle ne l'avait jamais vu écrire autrement que sous la contrainte. Et encore.

— Oui, mademoiselle. Je sens qu'il faut que j'écrive tout ça. Pour m'en souvenir. Pour mettre en ordre. Pour moi. Après je vous le lirai, si vous voulez.

Ecrire, non. Et lire, Kevin, pas vraiment non plus. Dans son sac, elle avait toujours un cahier, des papiers, des livres. "A quoi ça sert tout ça, hein, mademoiselle ?" se moquait-il avant d'aller faire une bêtise.

— Tu es sûr ? insista-t-elle en sortant le cahier, un crayon.

— Sûr de chez sûr, dit-il.

Elle lui tendit le cahier et le crayon. Il alla s'adosser à l'un des arbres et commença à rédiger. Le soleil baissait sur l'horizon. Quand était-on ? La machine temporelle du professeur les avait-elle projetés dans un passé lointain de la Terre ? Mais alors, que faisait ce pulvérisateur à insecticide au pied de fougères arborescentes ?

Discrètement, comme tout instituteur sait le faire, elle passa derrière Kevin. Sa main adroite inscrivait des choses à toute allure, il y avait des formules à l'air mathématique, des croquis abscons pour elle, qui emplissaient le papier quadrillé comme par miracle.

Elle avisa un tas de brindilles mortes et sortit de son sac à main la boîte d'allumettes gardée pour la cigarette qu'elle s'accordait tous les soirs après la classe. Il allait falloir faire un feu pour éclairer le travail de Kevin. Trouver quelque chose à manger aussi.

Le gamin écrivait toujours à toute berzingue.

Kevin et mademoiselle Brizolier ne sauraient jamais si la Terre avait réussi l'examen de passage pour faire partie des nouveaux membres de l'univers développé, cooptés par les délégations scientifiques de la Fédération des Astéroïdes de Shimballill.

Pierre Christin

juillet 2002

- BANDE DESSINÉE** > **Valérien avec J-C Mézières** Dargaud • 1970 **La Cité des Eaux Mouvantes** • 1971 **L'Empire des Mille Planètes** • 1972 **Le Pays sans Etoile** • 1972 **Bienvenue sur Alffolol** • 1973 **Les Oiseaux du Maître** • 1975 **L'Ambassadeur des Ombres** • 1977 **Sur les Terres Truquées** • 1978 **Les Héros de l'Equinoxe** • 1980 **Métro Châtelet, Dir. Cassiopée** • 1981 **Brooklyn Station, Terminus Cosmos** • 1983 **Mézières et Christin... Spécial Valérien** • 1984 **Les Spectres d'Inverloch** • 1985 **Les Foudres d'Hypsis** • 1988 **Sur les Frontières** • 1990 **Les Armes Vivantes** • 1992 **Atlas Cosmique : Les Habitants du Ciel** • 1994 **Les Cercles du Pouvoir** • 1996 **Otages de l'Ultralum** • 1997 **Par les Chemins de l'Espace** • 1998 **L'Orphelin des Astres** • 2000 **Les Habitants du Ciel 2** supplément à l'Atlas • 2000 **Les Mauvais Rêves** – Réédition
- > avec **E. Bilal** **Humanoïdes Associés** • 1975 **La Croisière des Oubliés** • 1976 **Le Vaisseau de Pierre** • 1977 **La Ville qui n'existait pas** • 1979 **Les Phalanges de l'Ordre Noir** • 1983 **Partie de Chasse** > avec **Annie Goetzinger** **Humanoïdes Associés** • 1980 **La Demoiselle de la Légion d'Honneur** • 1981 **La Diva et le Kriegspiel** • 1985 **La Voyageuse de la Petite Ceinture** • 1987 **Charlotte et Nancy** • 1996 **La Sultane Blanche** - Coll. Long Courrier (Dargaud) • 1999 **Paquebot** - Coll. Long Courrier (Dargaud) • 2001 **Agence Hardy – Le parfum disparu** Dargaud > avec **Philippe Aymond** Dargaud • 1997 **Les Voleurs de Villes** - Coll. Long Courrier • 1997 **4X4 : La Première Rencontre** • 1998 **4X4 : La Vitrine de la Honte** • 1999 **4X4 : L'Ombre du Triangle** • 2000 **4X4 : Dernière rencontre**
- LES CORRESPONDANCES DE CHRISTIN** • 1998 **Trains de Plaisir avec J-C Denis** Dargaud • 1998 **Chez les Cheiks avec J. Ferrandez** Dargaud • 1999 **Les 4 vérités de la V^e** avec **Alexis Lemoine** Dargaud • 1999 **La bonne vie avec Cabanes** Dargaud • 2000 **Sarcophage avec Bilal** Dargaud
- ROMANS** • 1976 **Les Prédateurs Enjolivés** Laffont • 1979 **Le Futur est en Marche Arrière** Encre • 1981 **Zac** Grasset • 1994 **Rendez-vous en ville** Flammarion • 1998 **L'Or du zinc** Albin Michel
- CINÉMA** • **Bunker Palace Hôtel**
- THÉÂTRE** • **Ce Soir on Raccourcit** - avec la troupe de la Tête Noire





Née en Algérie, avant la guerre, j'y suis restée le temps de faire mes premiers pas. L'Algérie, pays de ma naissance, pays aimé et inconnu, figurera plus tard dans une de mes histoires (Mort Sans Lendemain).

Après quelques années à Paris, nous sommes partis pour le Maroc, Marrakech puis Rabat. Quand ma famille s'est définitivement installée à Paris, trop tard, j'étais devenue une nomade.

A seize ans je passe mon bac et découvre le théâtre. Je fais un peu d'Hypokhâgne, un peu de Droit, puis des Lettres dites Modernes à Nanterre, tout en suivant des cours de théâtre et j'accumule les petits boulots : caissière à Prisunic, employée de banque, prof à l'Alliance française, garde d'enfants, secrétariat.

Incapable de me fixer dans une activité précise, j'entame mes années de voyage et m'installe provisoirement en Amérique, en Afghanistan, en Allemagne, au Brésil, en Angleterre, en France aussi parfois.

Je suis devenue mannequin par hasard, une activité qui me ramène à mes amours de jeunesse : la comédie. Me voilà actrice, et donc à nouveau parisienne. Je fais du théâtre, du cinéma, de la télévision.

Et c'est ainsi qu'un jour, je traduis une nouvelle de Grace Paley, pensant l'adapter pour le théâtre. Je finirai par traduire tout le recueil *Énorme Changement de dernière minute* publié aux Editions Recherches, réédité aujourd'hui chez Rivages.

Grace Paley vient à Paris et pendant ces quelques jours d'intimité, nous lions connaissance. Mine de rien, en me parlant de son travail, elle provoque le déclic dont j'avais besoin pour oser enfin m'essayer à l'écriture. Effectivement, après son départ je commence mon premier roman. Ce sera *Courrier Posthume*. Qui en est à sa troisième édition.

Il m'aura fallu tous ces détours pour atteindre ma vraie destination.

Depuis, j'alterne mes activités d'actrice et mes travaux d'écriture, ces derniers prenant désormais l'avantage. Il m'arrive aussi de travailler à des scénarios et mon dernier projet en date est une participation à un "laboratoire" de fiction pour France Culture.

Des exercices d'assouplissement en quelque sorte, au service, avant tout, de l'écriture romanesque.

LE JOUR OÙ LE DERNIER PROF DE LA PLANÈTE A ÉTÉ ASSASSINÉ

L'assassinat du dernier prof de la planète ne fut souligné d'aucun bouleversement notable.

Un seul flash s'inscrivit brièvement sur les écrans individuels d'information cérébrale (IBI Individual Brain Information), gris pâle sur blanc, indiquant le peu d'importance attachée par l'ordinateur central à cette brève qui ne bénéficia même pas d'un deuxième passage.

Nathanaël filait vers son travail dans l'aéroglyseur de 6h12 quand la nouvelle apparut sur l'écran qu'on lui avait greffé l'année de ses quinze ans. Sa précocité intellectuelle justifiait qu'on ait anticipé de deux ans ce rite du passage au statut de membre informé.

Nathanaël accentua le contraste des lettres, noires sur fond blanc. Peu de membres informés utilisaient cette possibilité garantie constitutionnellement à chaque citoyen d'évaluer librement l'importance des informations scandant ses jours et ses nuits.

IL TOMBE DANS SA CAGE D'ASCENSEUR. DANIEL STEIN LE PASSEISTE SE TUE.

Ensuite il demanda un supplément d'information. Appartenant à la catégorie A+ de la population, il avait accès à des informations rédigées en langage grammaticalement articulé.

Ce qui donna :

L'excentrique passéiste Daniel Stein a été trouvé sans vie, la nuque brisée, en bas de la cage d'ascenseur de son immeuble qui datait du début du vingt et unième siècle de l'ère chrétienne.

SUP INFO : Il y a cinq ans que le département des bâtisseurs a lancé son programme de destruction de toutes les tours à système d'ascenseur électrique collectif. Des terroristes de la Section primitive refusant de quitter les lieux ont obligé le département à surseoir à exécution. Ce drame est la preuve qu'ils mettent ainsi en péril leur vie et celle de leurs proches que les autorités cherchent justement à protéger. Daniel Stein qui se prenait, en dépit de toute raison, pour le dernier enseignant de la planète aurait en effet réussi à ouvrir la porte de son quinzième étage alors que la cabine se trouvait au vingtième.

Bio, demanda Nathanaël impatientement :

Daniel Stein était le maître d'une secte passéiste dont le but officiel était la destruction de la Très Grande Mémoire Universelle. Avec l'irréalisme qui caractérise ses membres, ce groupuscule plaidait pour un retour aux temps anciens où l'enseignement consistait à discuter des sujets les plus abstraits en évitant toute application pratique.

Or nul n'ignore aujourd'hui la libération qu'a représentée l'avènement de la Très Grande Mémoire Universelle. L'individu peut consacrer aux loisirs et aux plaisirs l'essentiel de son intelligence. Son cerveau n'a plus à s'encombrer de connaissances aléatoires et l'enseignement obligatoire se limite à la transmission d'outils nécessaires à l'équilibre économique de la nation, donc de l'individu.

Stein niait ces faits avérés et les Bienfaiteurs qui répugnent à instaurer un nouvel ordre moral autoritaire toléraient son discours rétrograde.

Il se réclamait, en particulier, d'un Grec des temps obscurs, un certain Socrate qui, pour prouver sa liberté d'homme, s'était suicidé!

On peut envisager que monsieur Stein, perroquet du savoir, ait voulu imiter son modèle et entrer dans la légende.

Nathanaël ouvrit immédiatement son forum personnel pour y convoquer les onze autres disciples de Stein. Tous répondirent présents, hormis Nina. Mais, cette dernière était une hédoniste convaincue et mettait un point d'honneur à ne répondre à aucune convocation avant 11 heures du matin.

L'échange fut bref, tous convenant de se retrouver le soir même au lieu habituel.

Ils avaient pris l'habitude de coder leurs échanges même sur ce lieu en principe inviolable, la montée en puissance du Comité des Relations Humaines leur faisant craindre une surveillance accrue des couloirs de circulation de pensée.

Alors Nathanaël pleura sans que son visage ne trahît en rien son émotion. Les autres passagers qui, par extraordinaire, auraient quitté leur écran intérieur pour ouvrir les yeux sur le monde n'auraient vu qu'un visage anguleux rendu âpre et dur par trop d'aspérités, tandis que la bouche charnue et l'œil effilé trahissaient une tendresse d'enfance.

Nathanaël se mit en état de veille ralentie. Ses yeux clignotèrent rapidement et il revit le visage pensif et doux de Stein lors de leur dernière réunion.

— Il y a un traître parmi nous. Le monde est ainsi fait que chacun y occupe une fonction déterminée. Notre liberté consiste à réfléchir sur cette détermination mais la liberté est un long apprentissage dont vous n'avez parcouru que les premières étapes. Si je devais disparaître, je vous demande de ne pas chercher à me remplacer. Mon successeur apparaîtra clairement sans qu'il soit nécessaire de le désigner.

C'est Stein, le grand détourné des comportements acquis, qui avait mis au point cette méthode de remémoration.

Depuis que l'ordinateur était devenu le modèle de référence, les hommes avaient appris à imiter le fonctionnement des machines. Ainsi l'état, dit de veille, non actif et non productif, pouvait être un capteur de souvenirs efficace. Un faux sommeil rempli de rêves, volontaires ou non, évoquant le passé ou le reproduisant. Suivi d'un redémarrage qui permettait de revenir à l'activité, régénéré. Nathanaël était passé maître dans l'art de voyager mentalement dans le passé.

La mémoire, on en revenait toujours là.

Un flash interrompit son chagrin intérieur : deux mille postes d'ingénieurs métallurgistes étaient à pourvoir sur l'ensemble du continent. Trois relais de formation proposaient leurs services rémunérés à des taux comparables, chacun assurant une réussite brillante, à coups d'enseignes lumineuses et de musiques rythmiques.

Nathanaël redemanda que la liaison emploi soit interrompue sans limite de temps. Il ne se faisait aucune illusion. C'était une commande qui n'était jamais honorée au-delà de vingt-quatre heures.

Stein leur avait expliqué le glissement progressif de la transmission du savoir en quelques étapes majeures.

Son modèle de référence, Socrate. Le maître et les disciples. Un enseignement oral et gratuit basé sur le développement de la capacité de raisonnement.

Puis le savoir, sous forme de connaissances reliant différentes matières, transmis par un précepteur rémunéré aux enfants des riches, marque d'abord d'une supériorité sociale.

Suivi du pas de géant, croyait-on, qu'avait représenté l'enseignement libre et obligatoire pour tous, mais que Stein critiquait, l'égalitarisme étant à ses yeux un leurre.

Jusqu'aux temps modernes actuels, où le développement d'une mémoire, universelle et objective puisque informatisée, à laquelle chacun pouvait

venir puiser à volonté, avait dispensé les hommes de stocker des souvenirs imprécis entachés d'affectif, donc potentiellement erronés.

En plus de l'ordinateur central, la Très Grande Mémoire Universelle, chaque famille possédait un terminal de souvenirs individuels stockés au fur et à mesure du déroulement de la vie, auxquels il était possible de se référer en cas de conflit, de nostalgie ou de simple doute.

La seule formation dispensée à tous avant l'adolescence était ce qu'on appelait La Méthode qui consistait à apprendre à apprendre.

Ensuite l'économie, le grand employeur, lançait ses demandes sur le marché de l'emploi et chacun était libre de choisir la tâche disponible pour laquelle il recevrait une formation ponctuelle conclue par l'obtention d'un contrat à durée déterminée.

Chacun était rémunéré à égalité, qu'il travaille ou pas, mais devait au moins six mois d'activité à l'Etat appelé familièrement Etat Papa, initiales prononcées à l'anglo-saxonne "Ipi".

Lors de leurs premières entrevues, Stein s'en était pris violemment à ce qu'il appelait ce fascisme moderne, nouvelle forme d'asservissement de l'individu au bénéfice de quelques-uns. Nathanaël déclencha son état de veille. Combien de fois déjà s'était-il rejoué cette scène fondatrice ?

On est dix ans auparavant. Il a dix ans.

Nathanaël court sur le terrain de jeu de l'ancien quartier de la Défense, aujourd'hui appelé *Passé Universel*.

Il dispute une partie de base-ball. Autour des deux équipes, les écrans publicitaires projettent leurs images animées, l'écrit ayant presque totalement disparu pour le gros de la population au même titre que les dents de sagesse. Obsolètes.

Son grand copain, Hippolyte déclenche brièvement son rayon laser et éblouit Norbert qui rate complètement la balle.

Nathanaël dénonce aussitôt son copain qui hurle de dégoût et d'indignation comme quoi si c'est Norbert son copain, qu'il le dise tout de suite, c'est dégueulasse, Nathanaël n'est qu'un virus de type 1340 et autres gracieusetés.

Nathanaël hausse les épaules et dit que c'est le contraire, il vient de prouver son amitié pour Hyppolite, parce qu'il n'y a rien de pire que de gagner grâce à une saloperie...

Et les deux s'empoignent et roulent par terre jusqu'à ce qu'on les sépare.

Et Nathanaël, le nez comme une patate, se fustige intérieurement de

toujours la ramener quand il vaudrait mieux se taire. Qui est le plus malin maintenant? Le voilà brouillé avec son meilleur copain. Le voilà même au bord des larmes, Nathanaël est un sentimental.

C'est alors que cet homme étrange s'approche de lui et lui demande s'il veut bien bavarder cinq minutes. Et vu qu'il a été exclu à l'unanimité de la partie, Nathanaël se dit: pourquoi pas?

Il y a longtemps qu'on l'a mis en garde contre les pédophiles, la pédophilie restant le dernier tabou de cette époque qui applique sans œillères le précepte de la jouissance pour tous, mais il se sait nettement plus costaud que ce vieillard frêle chez qui seul le regard semble résister au temps.

Oui, si ce n'étaient ces yeux-là, Nathanaël ne l'aurait jamais suivi. Stein est habillé comme un plouc, sans la moindre note de couleur, dans des gris ternes et tristes. Pantalon resserré à la cheville, tunique longue et écharpe nouée sous le cou. Quant à ses cheveux, n'en parlons pas, ils pendouillent mollement entre gris et blanc sur ses épaules voûtées.

En cet an 914 AF (Age of Freedom) où l'imagination et l'originalité vestimentaires sont l'aune à laquelle se mesurent le prestige et la popularité, il est clair que Stein ne se soucie ni de l'un ni de l'autre.

Et, dans une époque où on ne tolère aucun signe visible de vieillissement, l'aspect quasi centenaire du professeur a de quoi faire peur. Reste le regard allumé, joyeux, un peu fou, qui nie l'âge plus efficacement que toute chirurgie esthétique.

Peut-être est-ce cela qui attire le jeune Nathanaël? L'enfant ne craint jamais de s'opposer ouvertement aux dictats de la majorité. On le considère comme une grande gueule, un insolent. Il se sent souvent seul.

Sous les oripeaux du vieil original, peut-être pressent-il une grandeur négligée qu'il aura le mérite d'avoir décelée contre tous.

Car son équipe rigole de le voir s'appuyer au grillage pour écouter ce vieux iMac des familles.

Sa station approchant, Nathanaël se remet en activité. Il sourit, mélancolique: l'enfant qu'il était ne se doutait pas qu'il venait de faire la rencontre la plus déterminante de sa vie. Il arrive au terminal de l'usine spatiale où il est expert en simulation. Un poste qui lui va à ravir. Il est responsable des tests de contrôle que doivent passer les colonisateurs qui se portent volontaires en masse pour aller peupler de nouvelles galaxies. Ils partent, trois générations réunies souvent. Nathanaël qui sait additionner deux plus deux, grâce à Stein, et comparer trois cent mille à trois cent mille,

se doute bien que ces nouveaux migrants dont on n'a jamais de nouvelles font partie d'un plan comparable à la saignée d'un organisme. Le contrôle des naissances n'ayant jamais pu être parfaitement dominé, on se débarrasse ainsi d'un surplus de population.

Personne à son travail ne se doute qu'il sait lire et écrire, le grec et le latin, l'espagnol et le russe, toutes ces langues mortes considérées comme inutiles, calculer aussi, qu'il connaît l'histoire de sa planète, sa géographie, la physique, les mathématiques, l'astrologie. Tout le monde trouverait absurde de s'être donné cette peine de labeur quand la Très Grande Mémoire Universelle emmagasine tout cela sans effort pour le bénéfice de tous.

Mais Stein leur a vanté les mérites des temps primitifs où les philosophes ne séparaient pas les domaines de connaissances mais savaient les relier par des passerelles qui leur permettaient de réellement dominer le monde au lieu de lui être soumis.

Quel enfant ne rêve pas de dominer, las de l'être constamment ?

Stein avait d'ailleurs eu maille à partir avec les instances de normalisation qui l'avaient accusé de pédophilie dans l'espoir de le réduire au silence. En effet, quand Stein, après des années de réflexion, s'était posé la question de l'action, il avait déterminé qu'il lui fallait s'entourer de cerveaux en friche qui essaieraient à leur tour jusqu'à la phase finale de son projet qui était bien la destruction de la mémoire universelle. Il n'y avait, selon lui, pas d'autre moyen de forcer l'homme à revenir à ses origines et à réinventer la liberté dont il ne savait même pas qu'elle lui manquait.

Il s'était donc mis à rôder partout où des groupes d'enfants étaient réunis, les observant pour déceler chez l'un ou l'autre la nature rebelle, la pensée spontanément active et créative qui fourniraient un terrain propice à sa forme d'enseignement.

Alors que sa mort s'était inscrite en gris pâle, les accusations de pédophilie avaient jailli en masse dans les cerveaux, images colorées, éblouissantes, propres à impressionner les esprits, mais la vérité, pour une fois, n'avait pu être recolorisée. C'est en plein tribunal public que le vieux Stein avait été décrit comme un séducteur invétéré, amant inventif, ayant laissé un souvenir vif et affectueux dans nombre de mémoires de femmes, pour une fois heureusement peu encombrées.

L'étonnant, la chance pourrait-on dire, était que les Bienfaiteurs n'aient pas trouvé le moyen de l'éliminer plus tôt, pensa Nathanaël devant le

tableau de bord qui lui permettait de doser le niveau de gravitation de l'espace fermé où s'agitaient en vain une vingtaine d'individus qui se voyaient déjà pionniers héroïques.

Après tout, les colonies existent peut-être. Et si elles n'existent pas, on a droit au rêve, se dit Nathanaël bienveillant sans résister à la tentation de pousser brutalement la manette vers le bas.

En les voyant tous flotter comme des petites cellules insensées, Nathanaël se demanda comment leur groupe allait réagir.

Question qu'il continuait de se poser comme il se dirigeait nonchalamment vers le repaire de Stein, le leur désormais.

Il s'agissait, leur avait expliqué Stein, d'un réseau d'anciennes stations de métro. Il n'existait plus aucun transport souterrain dans cette société d'où le secret était banni. Tous les transports s'effectuaient en hauteur, visiblement. Pour des raisons de sécurité, disait l'Etat Papa. Pour éviter les conspirations, forcément souterraines, disait Stein.

Quand ses disciples s'étonnaient qu'il ait réussi à trouver l'entrée de ces boyaux centenaires, Stein disait que c'était à la portée de tous, mais que personne n'éprouvait plus la nécessité d'aller voir au-delà de ce qui était sous son nez.

Chacun d'entre eux avait son accès désigné et des mesures de sécurité strictes avaient été instaurées. Nathanaël restait persuadé que les Serveurs de la Communauté étaient parfaitement au courant et du lieu et des rencontres. Lucidement, il estimait que leurs activités étaient encore trop sommaires pour justifier une quelconque répression.

Leur relative liberté était même utile aux Bienfaiteurs, une preuve de leur parfaite tolérance.

Stein s'était tracassé de cette récupération inhérente à son activité.

Nina était déjà là quand Nathanaël arriva, un peu essoufflé par la descente des quelque deux cents marches qui l'amènèrent dans la bibliothèque Nord du groupe.

L'entretien des livres était leur plus grand souci. Ils n'avaient pas trouvé le moyen de les reproduire et avaient même commencé, à l'instar des moines du moyen âge, de recopier à la main les plus précieux et par conséquent les plus abîmés.

Comment, d'où Stein était-il parvenu à rassembler autant d'ouvrages, c'est un secret qu'il avait, semble-t-il, emporté, dans la tombe. Ou plutôt

dans le four puisque désormais tout cadavre était incinéré, sans témoin ni cérémonie.

Maintenant qu'on ne vieillissait plus, un jour, on disparaissait. Point barre.

C'était étrange de penser qu'il n'en avait pas toujours été ainsi.

Nathanaël brûlait, selon sa blague ancienne, d'être enterré. La question n'étant pas d'actualité, Nathanaël effleura poliment les bouts de doigts de Nina de sa main gauche.

Elle avait des cernes jusqu'aux genoux, constata-t-il. Tout le monde savait qu'elle consacrait la majeure partie de son temps libre au baisodrome public et son temps libre était considérable puisque, seule parmi les douze, elle était fille de Bienfaiteur, donc exemptée du travail obligatoire.

Sa révolte contre toute autorité était d'origine œdipienne, comme ils le savaient tous désormais, mais quelle qu'en soit l'origine, les fruits de cette révolte profiteraient à leur petite communauté. Nina devait, le jour dit, leur procurer l'accès, autrement parfaitement bloqué, à la Très Grande Mémoire Universelle.

— Tu es...

— Épuisée, confirma-t-elle avec un sourire ravi et ravissant.

— Tu sais ?

— Bien sûr.

— Et tu as...

— Pleuré. Oui. Toi ?

— Oui.

Ils avaient toujours communiqué comme cela, ce qui en irritait plus d'un, mais les manifestations d'irritation n'étant pas tolérées dans le groupe, Nina et Nathanaël n'avaient jamais jugé bon de changer leur mode oratoire.

Les dix autres arrivèrent presque simultanément.

Ils s'inclinèrent les uns vers les autres, paumes réunies, en signe de respect. Au milieu des voûtes carrelées couvertes de rayonnages où se succédait tout ce que l'homme avait réussi à assembler de mots anciens pour dire quelque chose de neuf, au-dessus des anciens rails couverts d'un sol, imitation bois, léger et craquant, les douze jeunes gens parés de couleurs éblouissantes, tels des oiseaux des îles, leurs corps moulés par les matières les plus récentes, sorties des usines de la couture individualisée, ressemblaient à des danseurs prêts à s'élancer dans des chorégraphies du vingtième siècle.

Saul, très beau jeune homme de type négroïde, tout en rondeurs successives, étincelant de bijoux extravagants, avança de deux pas en direction de Nathanaël.

— C'est un meurtre, proposa-t-il.

— Démonstration ? interrogea Nathanaël en avançant à son tour, comme on relève un défi...

— Stein ne faisait pas un pas, métaphoriquement ou non, sans vérifier où son pied allait se poser. Il aurait vu le vide.

— Stein n'échappait pas plus que d'autres à certains automatismes, contra Joséphine en s'asseyant en tailleur, dévoilant ainsi une culotte de fausse zibeline qui se mit à ondoyer comme sous l'effet d'un zéphyr.

— Et on connaît son attachement quasi mystique aux formes anciennes de déplacement... commença Mathieu, le plus petit du groupe, le plus sérieux, considéré comme un dandy car il cantonnait ses expériences esthétiques à des variations de lentilles transformant l'éclat de son regard, aujourd'hui rouge doré.

— Telle que la cabine d'ascenseur hydraulique ET collective, alors même que les cellules individuelles électro-magnétiques sont devenues la norme, conclut Nina en riant. Elle était toujours aussi nue qu'on pouvait l'être habillée, ses variations sur les matières transparentes, redessinant parfois son corps en des courbes improbables, ne surprenant plus personne.

— Qui pouvait le rendre imprudent, acheva Mathieu.

— C'est un meurtre, affirma Saul en croisant les bras.

— Démonstration ? interrogea Nathanaël en souriant.

— Un, je réfute les arguments pointant à l'accident. Stein se savait chargé d'une mission qu'il était seul à pouvoir remplir. Toutes ces années, je ne l'ai jamais vu commettre une imprudence à moins qu'elle ne soit utile à notre projet.

Deux, pour la même raison, je réfute le suicide que les autorités ont bien sûr immédiatement avancé.

— Très bien, intervint l'accommodant Caïn en commençant la déambulation qui accompagnait toujours ses réflexions. Prenons le meurtre comme hypothèse de travail. Mobile ? Motif ? Suspects ?

— Le plus simple, proposa Junon, une immense amazone de type asiatique dont la tunique d'azur nuageux pouvait s'assombrir jusqu'à imiter

une lente et interminable pluie de mousson. L'Etat Papa pour les raisons qu'on sait.

Onze paires d'yeux fixèrent sur elle leur réprobation d'une telle paresse de raisonnement.

— Oh là là, soupira-t-elle, doit-on toujours énoncer l'évidence?

— Il n'y a pas d'évidence sans démonstration, corrigea Nathanaël.

— A part les groupuscules terroristes qui tels des fourmis rouges s'obstinent à piquer les autorités pour qu'elles se grattent, notre entreprise est la seule dangereuse à terme, expliqua Junon qui se piquait, elle, de métaphores plus ou moins surprenantes.

— A terme, souligna, Saul. Pourquoi agiraient-ils maintenant?

— Une opportunité saisie comme la balle au bond? Souffla l'insouciantte Nina.

— Les Bienfaiteurs ne sont jamais guidés par le hasard. Ils seraient alors si vulnérables que nous aurions déjà pu agir depuis longtemps, commenta le docte Scylla qui ne s'habillait, lui, que dans des matières imitant la peau humaine. Le jeu était de découvrir quelle partie du corps son vêtement évoquait. Aujourd'hui, par exemple, c'était l'intérieur du poignet délicatement veiné.

— Si on veut bien me laisser poursuivre, bouda à peine Junon. Stein lors de la dernière réunion nous a laissé entendre que nous arrivions au bout d'un cycle, en quelque sorte. Il a, pour la première fois, évoqué un successeur. Les Bienfaiteurs ont pu penser qu'il était temps de se débarrasser de lui.

— Le fait est que nous voilà drôlement orphelins, se plaignit Achille, le seul rétro d'entre eux. Il s'habillait en fille des années soixante-dix.

— Orphelin, le mot est bien choisi, reprit Saul. *"Tu quoque fili"*. Ce soir-là, Stein a également parlé d'un traître.

Saul continua :

— Je pense personnellement qu'il s'agit d'un meurtre commis par l'un d'entre nous.

Le silence pesa lourdement jusqu'à ce que Nathanaël le dissipe d'une voix flûtée.

— Démonstration?

— La puissance intellectuelle et morale de Stein est-elle à démontrer?

Saul fit le tour de l'assemblée silencieuse de son regard opaque. Il reprit la parole.

— Cela signifie que Stein a, non seulement accepté, mais anticipé son assassinat. Un assassinat qu'il jugeait donc utile, nécessaire, je dirais même vital.

Tous écoutaient avec attention. On aurait pu entendre des millions de synapses faire passer les informations d'un neurone à l'autre à une vitesse sidérante si les cerveaux n'avaient pas été les seules machines parfaitement silencieuses.

Nathanaël seul restait presque goguenard.

— Conclusion? demanda-t-il doucement.

— Excuse-moi mais, tout d'abord, axiomes.

Nathanaël inclina la tête.

— Il est bien entendu que la Très Grande Mémoire Universelle n'enregistre que des données vraies, avérées, indéniables. Aucun mensonge, aucune altération de la vérité ne franchissent ses barrages?

Un murmure d'assentiment léger indiqua que personne n'éprouvait le besoin de confirmer une telle évidence.

— Nous savons également que quelques rares notions jugées trop dépassées ou / et subversives sont introuvables dans les milliards de données de base de la machine dominante.

Enfin, une information doit être évaluée d'une importance suffisante pour mériter de s'inscrire dans le patrimoine planétaire? Nina?

— Nina! confirma Nathanaël.

Nina, pour une fois presque intimidée, sentit comme chacun que l'instant était solennel.

— L'heure est venue, dit Saul. Il faut rentrer dans la Très Grande Mémoire Universelle parmi les informations du jour: "Le dernier prof de la planète a été assassiné le 19 mars 924."

— Ah, s'exclama Joséphine qui aimait bien mettre les points sur les i. La notion de prof a été abolie en l'an I, lors de la conception de la TGMU.

— Et Stein était un prof, souligna Achille.

— Son assassinat est une information importante qui ne peut être négligée, alors que sa mort accidentelle ou volontaire ne mériterait même pas une note gris pâle.

— Et si la machine peut rejeter tout mensonge sans dommage, toute vérité contredisant ses données de base..., commença Junon

— Créera un tel désordre dans son organisation qu'elle s'autodétruira, conclut Achille.

— Et les hommes devront réinventer la vie, conclut, inutilement et un peu pompeusement songèrent la plupart d'entre eux, Caïn.

Mais tous se regardèrent, néanmoins, graves et concentrés, percevant l'énormité de l'évènement.

— Qui est l'assassin ? finit par interroger Mathieu.

Tous regardèrent Saul qui répondit par une question.

— Qui était le disciple préféré de Stein, celui qui devinait sans cesse sa pensée quand il ne la précédait pas ?

Qui donc était à même de concevoir le plan que Stein avait élaboré et de le mettre à exécution sans en souffler mot pour que l'information telle que je l'ai formulée soit véridique et indéniable.

Tous regardèrent alors Nathanaël qui inclina la tête.

— Oui, conclut Saul, Nathanaël est l'assassin de Stein et donc son successeur tel que notre maître nous l'avait décrit. "Vous le reconnaîtrez sans qu'il soit nécessaire de le désigner."

— Stein avait parlé d'un traître, non ? demanda quand même Caïn.

— Dialectique, mon cher Caïn, sourit Nathanaël. L'antithèse est la dynamique de la thèse et toute affirmation ne trouve sa conclusion que par la contradiction.

Sylvie Granotier

15 juillet 2002

TRADUCTIONS

Enorme changement de dernière minute de Grace Paley Ed. Rivages • **Transport de femmes de Steve Gooch** Ed. Avant-Scène Théâtre

ROMANS

Courrier posthume Régine Desforges, Folio Noir en 2000 • **Mort sans lendemain** Ramsay • **Comme un Coq en Plâtre** Baleine • **Sueurs chaudes** Série Noire Gallimard • **Cette fille est dangereuse** La Loupiote • **Dodo** Série Noire Gallimard • **Double Je** Spécial suspense Albin Michel

NOUVELLES

Paris Rive Chaude Autrement • **Contes noirs de fin de siècle** Fleuve Noir • **Mentir** Page à Page • **Histoires d'eaux** Castor Astral • **Il a enlevé sa cravate** Libération • **Du lit au ciel** Ed. Luce Wilquin • **Sortons couverts** Libro • **C'est la rentrée** Libro • **Trahison** Revue Caïn • **Des trains passent la frontière** Ed. de l'Aube

ROMANS JEUNESSE

Secrets de famille Albin Michel • **L'homme qui n'était pas mort** Albin Michel

PUBLICATIONS EN ALLEMAND

Pulp in Gibs Rororo • **Dodo Distel** Literatur Verlag



ANNIE LECLERC

est née en 1940 à Saint-Sulpice Laurière en Haute-Vienne. Elle a grandi et a suivi toute sa scolarité dans la région parisienne à Sceaux. Après des études supérieures de philosophie à la Sorbonne, elle devient professeur certifié de philosophie en 1964 et enseigne la philo pendant une douzaine d'années.

Elle publie son premier roman, *Le Pont du Nord*, en 1967, puis un essai, *Parole de femmes* en 1974.

Elle interrompt l'enseignement en 1976 pour se consacrer à l'écriture.

Mais elle doit reprendre cette activité de 1979 à 1985 tout en poursuivant l'écriture. De 1985 à 1996, elle fait des travaux de lecture pour le compte des Editions Grasset. Elle mène également des ateliers d'écriture en prison de 1986 à 2001, au collège, en école d'architecture...

Elle est vice-présidente de la Maison des écrivains depuis 1998.

OUVRAGES PUBLIÉS

- **Le Pont du Nord** Gallimard 1967
- **Etoile-Nation** Les Temps modernes 1967
- **Parole de Femme** Grasset 1974
- **Epousailles** Grasset 1976
- **La venue à l'écriture** avec H. Cixous et M. Gagnon 10/18 1977
- **Au feu du jour** Grasset 1979
- **Hommes et femmes** Grasset 1985
- **Le mal de mère** Grasset 1986
- **Origines** Grasset 1988
- **Clé** Grasset 1989
- **Exercices de mémoire** Grasset 1993
- **Toi, Pénélope** Actes Sud 2001
- **Eloge de la nage** Actes Sud 2002



CAMILLE

Mon cœur désire te voir
Tu fais qu'on est rassasié sans avoir
à manger
Tu fais qu'on est ivre sans avoir à boire

Mon cœur désire te voir
Mon cœur sera dans la joie, Amon,
protecteur du pauvre
Tu es le père de celui qui n'a pas de mère
L'époux de la veuve

C'est chose douce de prononcer ton nom
Il est comme le goût de la vie
Il est comme le goût du pain pour l'enfant
Comme l'étoffe pour celui qui est nu
Comme le goût du fruit à la saison chaude
Comme le souffle de la brise pour le prisonnier
Tourne-toi vers nous, Seigneur éternel !

*Prière d'un aveugle au dieu Amon
Égypte. Fin du Nouvel Empire.
Inscription funéraire.*

Je m'appelle Camille. En garçon, je précise. Et j'explique pourquoi. C'est parce que mon père, dès qu'il a su que ma mère était enceinte, de moi donc, ne voulait pas perdre de temps pour m'inscrire à la Planet School. La première échographie ne pouvant déterminer le sexe de l'enfant avant vingt semaines, c'était vingt semaines de perdues pour l'inscription sur la liste d'attente qui ne cessait de s'allonger selon un ordre de croissance géométrique depuis 2010, année de sa fondation.

Personne ne m'a demandé d'écrire un texte. Mais c'est plus fort que moi. J'ai soudain l'envie extrême d'essayer, comme si écrire allait me délivrer de ce qui m'opprime. Même si je n'ai pas l'habitude. Même si, en règle générale, je n'aime pas trop ça. (Ceci est une parenthèse). C'est qu'il faut sans cesse retourner en arrière pour retrouver où on en était et ce qu'on voulait dire exactement. Ce qu'il y a de pénible dans les textes, c'est ce mélange inextricable de mots qui partent dans un sens ou dans un autre. D'ailleurs il n'existe pas, semble-t-il, de règles fixes de composition. C'est ce que je viens de vérifier en consultant de nouveau le site rédaction d'un texte autobiographique. (Ce que j'ai commencé à écrire relève apparemment de ce genre particulier de texte). Le mieux est peut-être que je laisse présent à l'écran l'ensemble des "indications" (c'est leur mot) pour la rédaction d'un texte autobiographique. Voilà, c'est fait. Il paraît donc que tout dépend de ce dont on veut principalement parler – de l'intention de la rédaction, du message sous-jacent à transmettre, de la personne à qui on s'adresse – le destinataire, privé ou public, de l'effet qu'on veut produire sur cette personne, il est précisé que le texte doit être considéré comme un acte performatif (?) et non comme une note d'information. C'est en suivant l'arborescence écriture, française plutôt qu'anglaise-universelle, qui est la langue de mes études : échanges de savoir et de recherche collective, didactique, personnelle, courrier privé, administratif, littéraire, de fiction,

autobiographique, que j'ai choisi de m'arrêter à la rédaction d'un texte autobiographique, sans être bien certain d'ailleurs d'avoir correctement déterminé mon point de chute. Le texte autobiographique, donc, suis-je en train de noter, peut rapporter des faits, des sentiments, comporter ou non une chronologie. La seule chose – condition nécessaire mais non suffisante – d'un texte autobiographique est qu'il soit écrit à la première personne. En effet un texte peut être écrit à la première personne et n'être pas pour autant une autobiographie. L'auteur écrit son texte à la première personne, mais en fait il parle de quelqu'un d'autre, il fait semblant. C'est une fiction.

Je m'aperçois que je suis en train de faire du copié-collé des consignes dans mon propre texte, ce qui est banni de la Planet School qui nous contraint dès le plus jeune âge à traiter les informations, non à les restituer, et sanctionne immédiatement les copiages dénoncés par les programmes de contrôle des épreuves. Le mieux serait peut-être pour moi de retirer de l'écran les "indications", de suivre mon impulsion... Mais suis-je bien sûr de la connaître ? J'avoue avoir peur de ce que je cherche, de ce qui se fomenté à travers cette écriture non destinée à la Planet School, ni à aucun de mes correspondants, sinon peut-être à tous. Comment faisaient au siècle dernier ceux qui ne disposaient pas de consignes particulières, et écrivaient cependant, "scripturaient" directement sur du papier, à main nue si je peux dire ? Essaie, Camille, vas-y, tu verras bien ce que ça donne. Pas à main nue tout de même, avec un stylo et du papier ? Non, je rigole, je n'irai pas jusque-là. Je laisse ça à ma mère qui s'enorgueillit de pratiquer encore la scripturale pour dresser sa liste de télécommandes, ou noter un message au téléphone. Il me suffit bien de savoir le faire – puisque ça fait partie de l'enseignement exceptionnel de la Planet School. En option obligatoire Ecriture et culture traditionnelles. L'autre option obligatoire – c'est-à-dire qu'il en faut au moins une, mais mon père a choisi les deux étant Arts et techniques du patrimoine mondial. Je suis donc capable de rédiger un texte – en digitale, cela va sans dire - dans ma langue de communication orale, le français, d'écrire à la première personne, moi, je, Camille, bien assuré qu'il ne s'agit pas d'une fiction, mais d'un texte réellement autobiographique. Oui, mais comment je vais prouver ça ? Comment je vais "me prouver" ? J'ai beau chercher, je ne vois pas, quel programme, quel logiciel pourrait faire ça... Pourtant j'aimerais vraiment qu'on sache que je n'invente rien, que c'est ce que je pense que j'écris, que c'est moi, Camille, qui écris ce que je pense. Je dois dire que cette impossibilité de prouver que c'est

bien moi qui... me trouble énormément. Comme si, ne pouvant me prouver, je doutais moi-même d'être ce Camille qui écrit. Qui me prouvera que je ne suis pas une fiction ?

De toute façon je dois reconnaître que je suis troublé. Troublé d'écrire un texte, comme ceux des écrivains d'avant, qu'on peut consulter tout à loisir dans le programme Ecriture et culture traditionnelles, ou commander en version ancienne si tant est qu'on le trouve encore, mais mon père pense (enfin, "pensait", puisque mon père vient de mourir) que c'est trop cher et inutile. D'autant qu'il n'est pas un texte, pas un document sous sa forme originale, que je ne puisse télécharger. A quoi bon encombrer notre logis de ces débris corrompibles, puisque tout m'est accessible, intact, sans poussière, ni pesanteur dès que s'ouvre la grande fenêtre de mon écran mural ? Il y a plus dans ta chambre numérique que dans tous les musées et les bibliothèques du monde réunis, dit mon père qui vient de mourir, le présent, le passé ; et même de quoi inventer l'avenir, ajoute mon père. Il a raison. Grâce à l'enseignement de la Planet School, je sais puiser, piocher, naviguer, zigzaguer dans la Banque Internationale des Connaissances, faire apparaître les images des temps anciens, des pays lointains, je sais pénétrer l'impénétrable, franchir les distances, les siècles, les millénaires sans difficulté.

Si je ne sais pas tout ce qui s'y trouve – il n'y a personne au monde qui sache cela – je sais comme pas un y chercher ce que je cherche, questionner, trouver mon répondant, analyser, synthétiser, et même prévoir. Je suis probablement le meilleur élément de la Planet School. Dans un très grand nombre de domaines déjà, j'assume la fonction de répondant. Dès que j'atteins le niveau d'excellence requis dans un domaine, je suis autorisé à consulter le site des problèmes techniques et scientifiques les plus actuels, et à indiquer une direction possible de résolution du problème, si je pense en avoir une. Tout va bien donc ? Non, ça ne va pas. Quelque chose ne va pas.

Certes je suis content d'être probablement le meilleur, de plaire ainsi à mon père ravi de devenir mon élève, mais il me semble que mes capacités devraient me dispenser de certaines obligations, dont je ne vois vraiment pas ce qu'elles peuvent m'apporter, surtout maintenant que mon père est mort, et qui en vérité gâchent mon existence. Sans compter que mes compétences en Ecriture et culture traditionnelles qui me permettent aujourd'hui de m'exprimer par écrit dans ma propre langue – texte disponible, si je veux, sur l'ensemble du réseau par traduction simultanée en langue universelle – ne vont peut-être me servir de rien. J'ai déjà écrit, dans le sens qui m'occupe aujourd'hui, à David de Tel-Aviv qui atteint dans toutes les

disciplines un niveau d'excellence semblable au mien. Je voulais savoir s'il éprouvait la même chose que moi, comment appeler ça, peine, angoisse, je ne sais pas dire, en particulier en ce qui concerne l'obligation de se rendre au Centre de CSIIR. (Pour qui ne connaît pas la Planet School, j'expliquerai plus tard). Il m'a répondu immédiatement en me donnant le nom et la composition d'une nouvelle molécule déstressante, et comment me la procurer. Un point c'est tout. Ce qui n'a fait que redoubler mon inquiétude. Si David, mon meilleur correspondant depuis que je fréquente la Planet School ne consent pas à "dialoguer" avec moi, c'est ainsi qu'on appelle l'échange de textes sur le modèle de l'écriture traditionnelle, je me demande qui va le faire. Une bouteille à la mer en quelque sorte.

Voilà que je ne me souviens plus si j'ai dit pourquoi ils m'ont appelé Camille, mais je ne peux pas perdre mon temps à me relire sinon je n'en finirai jamais, et le temps que je passe à ça, je le prends évidemment sur mon temps d'étude, et pendant ce temps-là David de Tel-Aviv, Marc de Chicoutimi, ou John de Melbourne vont me devancer, ce qui ferait de la peine à mon père. De toute façon, que je m'appelle Camille ou autrement n'importe guère. Bien sûr ils auraient pu avoir recours à la fécondation *in vitro*, c'est ce que m'a expliqué mon père, ce qui permet de faire un garçon si on veut un garçon, et une fille si on veut une fille, mais ma mère voulant une fille, et mon père un fils, ils avaient décidé de s'en remettre au hasard de la fécondation naturelle. C'est comme ça que j'ai été un garçon. Mais ça non plus n'a pas d'importance. C'est ce que j'ai à dire qui importe, non ? Mon nom ne sert qu'à identifier le message. Et pourtant c'est aussi ce qui me tourmente. C'est de moi, de la souffrance de moi-Camille, dont je voudrais faire un texte – à l'ancienne évidemment mais, loin de savoir ce que je vais gagner à ça, plus j'écris, plus il me semble que je vais perdre le meilleur de ce que j'ai acquis jusqu'à présent. J'avoue aussi me sentir très mal à l'aise en usant de tant de parenthèses. D'avance je m'en excuse, mais auprès de qui ? J'ai bien appris dès le troisième niveau en Ecriture et culture traditionnelles, au cours de ma quatrième ou cinquième année d'études (je pourrai vérifier ça, mais c'est vraiment inutile) que l'usage des parenthèses, des dérivations annexes, des collages contigus d'informations était à bannir, pour la clarté de l'exposé, sauf cas d'extrême nécessité. C'est un registre particulièrement ardu du programme Ecriture et culture traditionnelles, ce qu'on exige de l'écrivain allant souvent à l'encontre de ce à quoi on est habitué dans l'acquisition des connaissances : l'agilité à se déplacer dans les arborescences, à bondir

d'une discipline à une autre, à franchir le temps et l'espace au gré de sa curiosité ou de sa quête particulière. Pour écrire, j'ai appris qu'il fallait se méfier de la rapidité de formulation qu'autorise le perfectionnement technologique, qu'il était bon de se souvenir du temps nécessaire à l'écriture d'autrefois, à celle de l'encre sur le papier, quand chacune des lettres composant les mots devait être une à une dessinée. Il est recommandé pour bien écrire (copié-collé, écriture littéraire) "d'imaginer la patience méditante des mandarins chinois appliqués à peindre sur la soie leurs idéogrammes, ou de se représenter la concentration d'un scribe de l'Égypte ancienne déroulant lentement son papyrus pour le tracé délicat des hiéroglyphes". A l'inverse donc de tout ce que je fais si bien et qui me tient en tête de la Planet School : courir, glisser, voler, sauter d'un point à un autre (le savoir est si vaste, les points de vue si nombreux, les informations nouvelles si abondantes). Comment tenir l'esprit en place, l'asseoir en quelque sorte, comme je suis assis maintenant, "suivre le fil d'une pensée, d'une seule pensée à la fois" ainsi qu'il est recommandé pour la rédaction littéraire ?

Il me semble que petit je savais cela quand mon père me tenait sur ses genoux et conduisait mon doigt sur la tablette numérique, faisant apparaître la correspondance du geste au déplacement sur l'écran des signes. Niché contre lui, je sentais, à travers des jeux de piste aux prolongements inattendus et interminables, s'ouvrir infiniment l'espace de mon esprit. J'étais petit et tout m'élargissait. Déterminer l'objet manquant d'une série, résoudre une énigme, une simple équation, apprendre à écrire mon nom, le sien, celui de toutes les choses, quelle magie de pouvoir cela ! Il me faisait visiter les pays, découvrir des civilisations disparues. Je me souviens d'avoir navigué sur le Nil dans une pirogue, le dos bien calé contre la poitrine de mon père, je me souviens avoir descendu avec lui l'escalier d'une pyramide, et pénétré les chambres souterraines jusqu'aux mystères de l'éternité. Peu à peu il m'invitait à me déplacer seul, il lâchait mon doigt, puis le ressaisissait si je m'égarais trop. Quand je réussissais il s'écriait bravo, Camille, il me serrait contre lui ; quand je ratais, il n'était pas fâché, il reprenait mon doigt, commentait ce que j'avais bien fait, ou mal fait, pourquoi ça marchait comme ci et pas comme ça. Je voudrais...

Où j'en étais ? Ah oui, ce que je voulais dire c'est que après, à la Planet School, même si c'était à moi seul d'apprendre à mon rythme, à ma guise, selon mes capacités intellectuelles, mes dispositions génétiques propres, à moi seul de trouver mon chemin dans les allées et contre-allées des différents programmes, suivant les conseils transmis et personnalisés de la

Planet School au fur et à mesure de mes acquis, des lacunes que manifestaient mes réponses ou mes itinéraires, investigations incomplètes, pistes négligées, je n'oubliais jamais qu'après mes heures d'études mon père me rejoindrait dans ma chambre pour que je lui montre et lui explique tout ce que j'avais découvert dans la journée. Alors il fallait de nouveau, pour lui, aller lentement, étape par étape. C'était bien. Tout de suite j'ai aimé l'école. Adoré même quand je pouvais montrer à mon père. Et parfois il me disait, attends, attends, tu vas trop vite, et ça nous faisait rire. Mais maintenant je m'affole, je cours, je dérape, je perds le souffle, j'étouffe... Je me sens même coupable d'écrire ce texte, ce qui arrache évidemment beaucoup de temps à mes études, et menace peut-être de me retirer du peloton de tête...

En réalité, je triche un peu. En fait je ne prends pas sur le temps d'études, mais sur le temps de CSIIR (Confrontation sociale interactive et initiation au réel) imposé, je dis bien, imposé, et même je souligne, voilà, imposé, et particulièrement à ceux qui remplissent les performances maximales qu'on peut attendre d'un élève en une journée ou en une semaine, mais dont on peut redouter par ailleurs le syndrome de "déréalisation", fréquent, paraît-il, parmi les élites. Tant que mon père m'y accompagnait je voulais bien. Mais maintenant je ne supporte plus. C'est comme ça. L'ami de mon père, le docteur T., a bien voulu me faire un certificat médical qui me dispense pour un temps de ces activités imposées, je répète "imposées", qui me répugnent, et me rendent malade au point de compromettre sérieusement ma réussite annoncée comme exceptionnelle. Je veux rester chez moi. C'est simple pourtant. Là où m'arrive l'univers. Je dois donc faire retour, maintenant au plus vite, à ce que je voulais expliquer en commençant, encore que si je suis les consignes, je n'aurais pas dû laisser s'infiltrer dans mon texte tant d'informations annexes qui ne devaient pas figurer dans la rubrique initiale : présentation de soi, origines familiales, premières expériences scolaires, formation, diplômes. (Copié-collé).

Au début, dans les années 10, il suffisait d'inscrire son enfant quelques mois avant l'entrée à la Planet School. Au fur et à mesure des années, et malgré des tarifs d'inscription très élevés, il apparaissait qu'il fallait s'y prendre de plus en plus tôt. Le meilleur était donc de déposer la candidature au moment même où le test de grossesse se révélait positif. Mais, vu qu'on ne connaissait pas mon sexe, vu qu'il aurait été préférable que je sois une fille, la Planet School ayant toujours respecté, dès sa fondation, la loi de parité qui veut qu'on admette un nombre strictement égal de filles et de garçons, vu qu'il y a davantage de demandes d'inscription pour garçons que pour

filles, on a proportionnellement plus de chances d'admission si on est une fille. Alors ce qu'il a fait, mon père, c'est d'indiquer, prénom Camille, sexe : M. Si j'avais été une fille, il n'y aurait pas eu de problème ; de la place il y en aurait eu. Il suffisait de corriger la désignation du sexe. Si je devais être un garçon, ce que je fus, j'étais parmi les plus anciens inscrits, donc ayant le plus de chances d'être admis. Il fallait un prénom qui pût servir à une fille ou à un garçon. Mes parents avaient le choix entre Camille, Claude, Dominique ; ils ont pris le premier de la liste. C'est ce que m'a souvent raconté mon père.

Dans la mesure où je n'aimais rien tant que jouer à apprendre avec mon père dans ma chambre numérique, mon entrée à la Planet School n'apporta pas de grands changements dans mon existence puisque tout se faisait à la maison ; sauf, sauf que j'étais "récompensé" (mais moi je sais maintenant que c'était "puni") de mes succès par des heures externes supplémentaires au Centre. Comme mon père semblait trouver ça normal, et m'y accompagnait – ce qui n'était pas interdit, et comme les élèves de la Planet School que j'y rencontrais en semblaient friands, certains faisant des pieds et des mains pour obtenir davantage d'heures supplémentaires, j'osais à peine penser le dégoût que j'en avais. Maintenant, plus rien ne me retient de penser ce que j'en pense, de l'écrire, voilà je l'écris en toutes lettres, augmentant trois fois leur taille sur l'écran : J'EN AI HORREUR. Incroyable l'effet que ça me fait de voir ce qui est écrit, là sur l'écran, et qui est de mon fait à moi, moi, Camille. J'existe d'avoir écrit la vérité. Je respire. L'immensité revient. Sage et profond comme un scribe, je m'approuve d'avoir écrit cela. Et j'enregistre.

Dans toutes les grandes métropoles de la planète (ce qui a par ailleurs obligé mes parents à s'installer en ville alors que nous aurions fort bien pu résider n'importe où, compte tenu de notre équipement numérique de haute technologie) la Planet School a implanté ces centres de CSIIR (Confrontation sociale interactive et initiation au réel) censés pallier les effets potentiellement négatifs d'une "addiction" (c'est leur mot) trop forte au monde "virtuel" (c'est encore leur mot). Ce qui fait que plus nous sommes brillants dans nos études immobiles et planétaires, solitaires et cosmopolites, plus nous sommes incités de façon si pressante à fréquenter le Centre que c'est une véritable obligation. J'en veux pour exemple la façon dont ma mère a réagi quand je lui ai annoncé que je refusais désormais de participer aux activités faisandées, pour ne pas dire obscènes, auxquelles nous sommes conviés au Centre. J'ai horreur, c'est pour moi maintenant une évidence éblouissante que rien

n'ébranlera jamais, j'ai horreur de taper dans un ballon, horreur des corps en sueur, horreur de discuter de choses ineptes, horreur de manger avec d'autres gens, horreur de danser avec des filles... Pourquoi devrais-je subir tout cela quand l'univers m'attend dans ma chambre, les mers profondes, les galaxies, l'intimité de la terre, quand je peux échanger avec les plus grands chercheurs de la planète, quand je peux approcher des hommes les plus lointains dans le temps et l'espace, quand je descends au cœur des pyramides, parcours les empires et les dynasties, quand je sais déchiffrer les hiéroglyphes aussi bien que les plus grands égyptologues, et demain forcément mieux, toujours mieux... Un jour je finirai par traverser le miroir de l'écran, j'accomplirai le passage sublime du temps à l'éternité... Oui, c'est ça, je pressens désormais où est ma voie, celle où mon père m'attend. Qu'ai-je affaire avec mes semblables, avec les choses de la rue et du monde quand je suis appelé à rejoindre le vrai monde ? Ma mère menace d'avertir les autorités de la Planet School de ma ruse pour éviter le Centre, elle dit qu'elle résiliera le contrat s'il le faut, qu'elle me forcera à rejoindre l'école commune (tout cet argent qu'on économiserait, ajoute-t-elle, ah si seulement on avait fait ça plus tôt, mon père serait encore en vie, lui qui s'est saigné, dit-elle, aux quatre veines pour me payer la Planet School...). Ce matin, elle est allée jusqu'à prétendre qu'elle finirait par me "déconnecter" (c'est son mot). Là franchement, elle m'a fait rire ; comme si elle était en mesure de faire ça, sans que je sache immédiatement comment défaire ce qu'elle a fait, et me "reconnecter" tout à mon aise. J'en sais tout de même plus qu'elle. Sinon, ce n'était pas la peine de tout faire pour m'inscrire à la Planet School. Forcément j'en sais plus qu'elle. Tous les bons élèves de la Planet School en savent plus que leurs parents. C'est comme ça. Mais moi je pressens en plus qu'il n'y a qu'une chose à chercher et que c'est moi qu'elle attend depuis toujours. Ma mère, qui ne sait pas grand-chose, prétend que je ne sais rien de la vie, que la vie c'est autre chose, qu'il ne me sert à rien de communiquer avec le monde entier si je suis incapable d'échanger avec mes proches. Echanger quoi ? avec quels proches ? je me demande. Ma mère est fâchée que j'en sache plus qu'elle. Elle est fâchée que je lui échappe... Peut-être devine-t-elle que je vais retrouver mon père, qui m'encourageait à m'efforcer toujours davantage en ce monde immense où le temps, l'espace seront un jour, promettait-il, tout à fait abolis. Ma mère ne comprend rien à ça. Elle veut que je sorte, que je rencontre "des gens". Mais c'est quoi, les gens ? Des ignorants, des pauvres, des malades, des malheureux qui ont peur de tout

ce qui guette le monde "réel", comme ils disent. J'en sais assez avec tout ce dont la Planet School m'a informé, accablé à vrai dire, jour après jour, en ASEP (Actualités sociales, écologiques et politiques). Je n'appartiens pas à ce monde, mais à l'autre, là tout proche, immense et sans menaces. Non et non, je ne veux pas, je ne veux plus sortir. Je vais rejoindre pour de bon l'immensité bienheureuse de la connaissance, loin de leur hideuse "réalité". Je suis libre. Je n'obéirai plus. Ni à l'obligation d'aller au Centre, ni à ma mère, ni à la vie qui, soi-disant ma mère, impose qu'on travaille, qu'on se marie, qu'on ait des enfants. Et quoi encore ?! Je n'ai pas pénétré si avant le monde infini de la connaissance pour revenir en arrière. La Planet School m'a donné les moyens de me passer de ses services. Je peux voler de mes propres ailes désormais, je peux déjouer leurs plans, m'infiltrer dans leurs bunkers, je pourrai un jour, si je veux, paralyser tout le système, accéder au code de destruction finale, il est là je le sais, quelque part derrière l'écran, au fond du dernier labyrinthe, l'ultime secret. Déjà je devine les signes qui, de l'invisible, s'avancent vers moi pour me guider là où l'espace et le temps seront abolis.

Pendant que les élites issues de la Planet School, connectées jour et nuit entre elles, tenteront comme il leur a été promis de diriger la Société Civile Mondiale, de contrôler les flux financiers, économiques et migratoires, d'anticiper les séismes, les famines, les catastrophes, de déjouer les plans terroristes déstabilisateurs, pendant qu'ils seront non pas les maîtres mais les serviteurs épuisés de ce monde usé, moi, Camille, je serai libre et maître ultime de la puissance numérique qui anéantit les distances, les séparations, la mort, et donne accès à l'univers tel que nous ne l'avons jamais vu, intact, éternel, retiré de ces turbulences, ces chairs corrompues, ces cris, ces souffrances hideuses qui nous en masquaient la splendeur. Finis le ballon, le saut en hauteur, les jérémiades de ma mère, les garçons en sueur, les filles qui se frottent aux garçons, finis l'ennui, la peur, la pollution nucléaire... Un jour il n'y a aura plus qu'à effleurer la touche SUPPR, et tout disparaîtra. Je serai passé de l'autre côté où m'attend mon père, dans la lumière de l'éternité. Il n'y a que moi pour savoir que le secret du passage est dans SUPPR. Tout ce qui est supprimé rejoint l'éternité. Et mon texte, à la seconde même où je vais le retirer à jamais de l'écran va rejoindre mon père. Déjà je l'entends rire, bravo Camille, viens, je t'attends...

Annie Leclerc

juillet 2002

Hypothèses d'évolution du système éducatif liées à la généralisation des technologies de l'information et de la communication

Pistes tracées par les experts – Réunion du 13 juin 2002

Quelques pistes de scénarios pour l'éducation dans le futur en relation avec les nouvelles technologies de l'information et de la communication, à l'horizon 2020, ont été dégagées. Par leur diversité, elles traduisent la difficulté de tracer aujourd'hui des perspectives d'évolution linéaires, tant nos sociétés sont placées dans des situations d'instabilité par une actualité de plus en plus imprévisible et des changements technologiques accélérés.

La réflexion a oscillé entre différentes visions prospectives de l'évolution générale de l'école et des éléments plus précis touchant à l'acte pédagogique quotidien et son environnement. Elle n'a pas abordé des pistes de nouvelles technologies prévisibles.

Une dizaine de pistes possibles pour l'école (au sens large par-delà les niveaux scolaires) ont été dessinées :

- > **L'école sans les machines** : l'école est le seul lieu, un sanctuaire, où les technologies de l'information et de la communication sont absentes, on y apprend à parler, à regarder, à apprendre et tout ce qu'on ne peut apprendre par le biais de la machine (sports, arts, ...). Elle se recentre sur la socialisation. A la limite, l'écrit pourrait en être écarté au profit d'un enseignement de type socratique.
- > **L'école mémoire** : lieu de mémoire pure, elle accumule comme dans un musée, les outils techniques. C'est, par exemple, le seul lieu où l'on peut encore trouver des ordinateurs. Internet y est présenté comme une curiosité archéologique.

- > **La dernière classe** : l'école a vécu, elle a perdu sa raison d'être. L'évolution va vers la "famille connectée". Il n'y a plus de raison fondamentale d'avoir un système scolaire. On peut imaginer une dramatisation symbolique du jour de la "dernière classe". Le mouvement Home Schooling américain pourrait en être la préfiguration.
- > **L'école partout** : les réseaux innervent toutes les sociétés, très haut débit, numérique terrestre, outils nomades électroniques... Les élèves se déplacent sur un territoire virtuel dans un rapport de compagnonnage. Il n'existe plus de carte scolaire. La communauté s'y reconstitue; malheur à ceux qui sont exclus de ce compagnonnage... Ils se retrouvent dans un même espace...
- > **L'école personnalisée** (one to one, pear to pear). L'utilisateur est au centre. L'enseignant aussi. Il n'y a que des centres. Ce type d'organisation est porteur de la plus grande fertilité comme de la pire des catastrophes en induisant soit une internationalisation fructueuse, soit une atomisation absolue avec un risque de disparition de l'acte pédagogique.
- > **L'école zéro défaut** ou l'école Tsé-Tsé. Tout ce qui se présente de mieux en matière de technologie et de pédagogie est immédiatement intégré à l'école dans un environnement d'accélération extrême de l'évolution technologique (loi de Moore à son stade ultime). Mais les élèves s'y ennuiant, ils s'y endorment. Cette perfection induit une crise du système éducatif.
- > **L'école de tous les âges**, réelle ou virtuelle, qui réunit sur les mêmes bancs (?) tous les âges de la vie pour un apprentissage différé de toutes sortes de briques de connaissances. Tutorat intergénérationnel, plus d'enseignants...
- > **L'école éclatée** : école de riches, école de pauvres, école de clans ou de sectes, école de communautés, de villages, de territoires, d'opinions. Reste-t-il des possibilités de transcender et fédérer cet éparpillement ? Les technologies de l'information sont utilisées pour imposer la domination de chacune de ces écoles.

- > **L'école de l'osmose dans le corps social**, l'école "ordinatrice" : elle programme l'individu au mieux pour qu'il se coule dans le moule social où il faut, où on a besoin de lui. On oriente chacun en fonction de tests génétiques et des besoins des niches économiques. Le système éducatif fait l'objet d'une soumission absolue au problème de l'emploi.
- > **L'école de la jungle** : dans un paysage totalement déstructuré et concurrentiel, régi par des rapports de force, les technologies de l'information et de la communication sont, d'une part les outils de l'oppression, mais aussi ceux de la guérilla (acteurs prédateurs qui se font la guerre et, d'autres, désarmés).
- > **L'école des grands groupes mondiaux de communication** : elle dispense une culture unique mondialisée. Des structures mondiales sont mises en place : ministère mondial de l'éducation, conseil mondial des programmes scolaires, etc.

Toutes ces visions sous-entendent des approches de l'évolution de notre société, qui oscillent entre deux extrêmes, la mondialisation absolue et le repli sur des territoires beaucoup plus fermés.

Les accidents historiques peuvent faire pencher brutalement la balance vers l'un ou l'autre de ces pôles à plus ou moins long terme.

Il a paru intéressant au groupe de réflexion de compléter ces pistes très larges en suggérant aux auteurs de s'intéresser à quelques éléments clés en matière d'éducation, structurants ou anecdotiques, empruntés au vocabulaire ou aux interstices de la vie scolaire.

Citons pêle-mêle :

- > **Le processus pédagogique** : l'exercice quasi spirituel qui existe dans le rapport à la transmission du savoir est occulté par les technologies de l'information et de la communication. Le temps réel de la transmission du savoir n'est pas le temps réel de l'accès à l'information. Le temps réel de l'accès au savoir peut, par exemple, être retrouvé autour de la valorisation d'une capacité ludique via ces technologies.

- > **L'autorité du maître** n'est plus de même nature dans un monde où les réseaux de diffusion (canaux télévisuels, internet, etc.) entrent en concurrence avec sa parole.
- > **L'avenir de la salle de classe**, de la cour de récréation...
L'exercice de la mission de socialisation de l'école semble bien difficile en dehors de lieux physiques (réels ou virtuels?).
- > **L'évaluation des compétences acquises**, les diplômes, les examens : les changements dans les mécanismes d'évaluation sont déjà en germe. On assiste à un glissement de la valorisation des diplômes, au détriment de la compétence. Les "apprenants" recherchent plus aujourd'hui l'appréciation ou la sanction d'un collectif, celui de leurs pairs, leur communauté de référence, que celle d'un adulte, l'enseignant. Le schéma archaïque se modifie. Quel rôle les nouvelles technologies peuvent-elles jouer dans cette approche de la visibilité des compétences ? Au service de quelle société ?
- > **Les contenus d'enseignement** : qu'est-ce qu'apprendre à écrire (avec la reconnaissance vocale et les correcteurs orthographiques), apprendre une langue étrangère (avec les traducteurs automatiques)... ? Les disciplines traditionnelles ont-elles encore un sens ? Vers un retour à une culture de l'oral ?
- > **La laïcité** : quelle signification ? "liberté, égalité, fraternité", quelle nouvelle devise sur les frontons de nos écoles ?
- > Tableaux noirs, cartables, manuels scolaires, trousse, stylos, calculatrices... Quel sera leur avenir ? **Quels nouveaux outils du savoir ?**
- > Comment évolueront certains éléments de **la culture "enseignante"** (mutuelle d'achat, maison de retraites, voyages culturels...).
- > Et qu'advient-il : de la récréation, des règlements scolaires, des conseils de classe, de la grève des professeurs, des élèves ? assistera-t-on au retour d'un bizutage virtuel ? **etc.**

Coordination	Marie-Noële Darmois
Conception graphique	Françoise Tannières
Réalisation	Image & Action
Crédits photos	Ayerdhal, ph. Sylvie Biscionni ; P. Bordage, D.R. P. Christin, D.R. ; S. Granotier, D.R. A. Leclerc, ph. Andersen Ulf/Gamma.
Impression	Stipa/Montreuil 2002 Dépôt légal août 2002